

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

EUDOCIE & EUDOXIE

Le double empire que le grand Constantin étendit aux rives du Bosphore, avait atteint sous Théodose I^{er} le sommet de sa gloire : la valeur, la clémence, la justice se réunissaient en lui, et il fut peut-être le seul grand homme de cette longue suite d'empereurs qui va de Constantin jusqu'à Augustule sur le trône d'Occident, de Constantin jusqu'à Constantin Dracosès sur le trône de Byzance ; on le sait, il partagea cet immense domaine, il donna l'Occident à son fils Honorius, Arcadius eut Byzance et tout l'Orient. Après un règne troublé, Arcadius mourut (408), et laissa deux enfants, une fille, Pulchérie, que l'Eglise a placée sur les autels, et un fils qui fut Théodose II. *Pulchérie, dit le bréviaire romain, très-noble en tant que fille, petite-fille, sœur et épouse d'empereurs a été bien plus noble, principalement par ses travaux, ayant terrassé les erreurs des hérétiques et affermi le dogme catholique, touchant le mystère de l'Incarnation.*

Pulchérie n'avait que seize ans lorsqu'elle prit les rênes de ce vaste empire, mais, l'esprit de sagesse que Salomon avait demandé, de préférence à tous les biens terrestres, cet esprit d'intelligence était avec elle : elle gouverna avec une prudence et une force que le monde ne connaissait plus depuis le grand Théodose ; elle gouvernait au nom de son frère, qu'elle élevait en même temps. Savante dans les connaissances humaines, elle traça le plan des études du jeune empereur, elle le guida, le dirigea ; elle parvint à faire de ce prince, d'une intelligence médiocre, un bon chrétien et un homme habile dans la

science militaire. Il était rempli d'humanité, et si son règne fut marqué par quelques actes injustes et cruels, c'est aux flatteurs, aux adroits courtisans de la cour de Byzance qu'il en faut faire remonter la faute.

Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage !

Lorsque Théodose fut à l'âge de régner, il voulut que son admirable sœur régnât avec lui, et aussi longtemps que Pulchérie partagea le pouvoir, l'Empire fut prospère ; les hérésies, ce fléau de la monarchie grecque, furent maintenues dans le silence et l'obéissance, et les Barbares respectèrent les frontières. Elle désirait marier son frère : le hasard amena devant elle une jeune fille, nommée Athénaïs, qui venait réclamer la justice des empereurs dans un procès qu'elle soutenait contre ses frères. Pulchérie fut vivement frappée de la beauté et de l'éloquence de cette jeune fille : on lui dit qu'elle était fille du philosophe Léontius ; elle était née à Athènes, et son père l'avait élevée dans l'amour de la philosophie et des lettres ; elle était païenne. La princesse crut que nulle n'était plus digne d'occuper le trône, à condition toutefois que l'eau du baptême tomberait sur cette belle tête. Athénaïs, sollicitée par Théodose et par sa sœur, se soumit : elle devint chrétienne, elle reçut le nom d'Eudocie et elle épousa Théodose.

Les premières années de son règne furent très-brillantes : elle protégeait les sciences, sa cour se composait d'hommes instruits avec lesquels elle aimait à disputer selon les lois de la philosophie ; un d'eux surtout, Paulinus, homme

aimable et d'un esprit ingénieux, était en faveur auprès d'elle. Théodose prit quelque ombrage de cette amitié, et dès ce moment, le bonheur d'Eudocie déclina, l'éclat de sa vie pâlit. Les questions théologiques mêlèrent leur venin aux motifs de plainte que l'empereur croyait avoir contre elle, et Pulchérie, si douce et si charitable, ne put cependant approuver sa belle-sœur. La fille de Léontius en abjurant le paganisme, n'avait pas apporté au Dieu des chrétiens l'hommage d'une foi humble et sincère; son esprit exercé à la dispute, se trouvait disposé à admettre toutes les erreurs que l'orgueil humain enfante.

On le sait, les Barbares au dehors, les hérétiques au-dedans ruinèrent ce magnifique empire qui s'étendait en Europe, en Asie et en Afrique; l'hérésie semblait propre au génie subtil de ces peuples orientaux, et à chaque instant, sortait du désert, des contrées reculées de la Palestine ou de l'Egypte, quelque moine, quelque ascète qui opposait ses idées personnelles au grand concile de Nicée, à la croyance de quatre siècles, à la foi ferme dont Rome tenait le drapeau. Au temps où Théodose II régnait, Nestorius était patriarche de Constantinople; son éloquence, alimentée par une imagination vive, avait charmé le peuple, et quoiqu'il parût bien doux, il persécuta cruellement les Ariens, les Marcionites, les Valentiniens, les hérétiques multiples qui se pressaient dans les villes de son patriarchat. Cassien disait de lui ironiquement: « Nestorius » prenait les devants pour qu'il ne restât au » monde d'autre hérésie que la sienne. »

Elle éclata enfin dans un discours qu'il prononça le jour de Noël, et dans lequel il attaquait la maternité divine de Marie, proclamant qu'elle n'avait enfanté que l'homme et non le Dieu, et lorsqu'on se reporta à ces temps de profonde conviction religieuse, on conçoit le trouble que cette proposition dut porter dans les esprits. Les uns, et parmi eux, Pulchérie, la combattirent avec l'énergie de la foi, les autres, et parmi eux, l'impératrice Eudocie, y adhérèrent. Nous ne nous étendrons pas sur ces longs débats qui aboutirent au concile d'Éphèse, et plus tard, à celui de Chalcédoine, lorsque Eutychès eût joint ses propres erreurs à celles de Nestorius: doubles erreurs qui furent condamnées et rejetées par les évêques et par l'autorité magistrale du Saint-Siège.

Ces discussions théologiques ne furent pas favorables à la paix de l'empire, elles troublèrent la famille impériale; toutes les forces vives de l'état se consumaient en luttes religieuses. L'empereur passait son temps à composer des symboles et à organiser des synodes; on ne veillait plus aux frontières; Attila était sur le Danube, et Genséric à Carthage! On payait tribu aux Barbares plutôt que de les combattre. Les bons et les mauvais ministres se succédaient à courts intervalles, selon

les révolutions intérieures du palais. Quand Eudocie ou Pulchérie triomphaient, une ère de justice et de calme arrivait avec elles; quand c'étaient les chambellans, les flatteurs, les favoris de Théodose, les impôts, la misère, les exactions s'appesantissaient sur le peuple. Les favoris le comprirent, et, afin d'affermir leur règne, ils éloignèrent les deux princesses. Pour arriver à leur fin, ils excitèrent l'orgueil de Théodose contre celle qui lui avait servi de mère et de tutrice; il ne recourut plus à cette admirable conseillère qui les avait si bien guidés, lui et l'empire pendant dix ans; elle-même s'effaça et se retira dans la solitude monastique de son palais.

L'éloignement d'Eudocie eut des motifs plus cruels. Un incident ranima les soupçons jaloux que Théodose avait conçus jadis contre Paulinus, l'ami de l'impératrice; la colère de l'empereur ne connut plus de bornes, et quoique Eudocie protestât de son innocence, protestation qu'elle renouvela au moment de mourir, il fit décapiter Paulinus. Eudocie, affligée et offensée, déclara à son mari qu'elle le quittait pour jamais, elle lui demanda l'autorisation de se retirer à Jérusalem. Il l'accorda et elle partit (440).

Installée à Jérusalem dans un appareil convenable à son rang, entourée d'une petite cour, elle entreprit de se concilier l'amitié des habitants; elle reconstruisit les murailles de la ville, à demi-ruinées, elle bâtit et répara des églises et surtout des monastères, et elle s'acquitta par ses libéralités, par sa grâce affable une telle popularité, que le gouverneur de la Judée en prit ombrage. Il dénonça Eudocie à Théodose, il l'accusa de menées dangereuses et de révolte à la volonté impériale: il n'en fallait pas tant pour éveiller les susceptibilités jalouses de l'empereur. Il fit mettre à mort les serviteurs d'Eudocie, parmi lesquels se trouvaient un diacre et un prêtre; elle se vengea et fit égorguer l'émissaire de son mari, le comte Saturninus. Un ordre de l'empereur supprima son palais, sa pension impériale, et la réduisit à la condition privée. Elle accepta son sort avec une calme fierté, et elle continua à faire autour d'elle, dans la mesure de sa pauvreté, le bien qu'elle ne pouvait plus faire avec une magnificence souveraine.

Tout à coup, une révolution de palais ramena Eudocie à Constantinople, auprès de son époux, et avec toute l'ardeur de son imagination, elle se rejeta dans les querelles religieuses et adopta les erreurs d'Eutychès qui enchérissaient encore sur celles de Nestorius. La mort de Théodose la ramena à Jérusalem: l'empire fut gouverné de nouveau par Pulchérie (450), et elle appela à ses côtés le général Marcien, dont la justice et la valeur rendirent quelque gloire à l'empire d'Orient. Il répondait à Attila, qui lui demandait le tribut: — J'ai du fer et non de l'or à ton service.

Eudocie reprit à Jérusalem sa vie de bonnes œuvres; ses libéralités allaient chercher les

ermite jusqu'au fond des déserts; elle élevait de ses deniers une splendide église à Saint Étienne, elle était la mère des pauvres, la reine de la province où on ne la connaissait que par ses innombrables bienfaits; pourtant son esprit restait livré à l'erreur; les décisions du concile de Chalcedoine et l'autorité du pape Léon le Grand ne la trouvèrent pas soumise, et il fallut les leçons de la vieillesse, l'approche de la mort, les malheurs dont fut frappée la race du grand Théodose pour éclairer enfin son âme.

En ce temps-là, les vertus et les austérités de saint Siméon Stylite frappaient les peuples d'une religieuse admiration; les fidèles accouraient au pied de cette colonne sur laquelle il passait sa vie. Eudocie le fit consulter: il lui répondit simplement:

« Tu as dans ton voisinage un homme divin, Euthymius, consulte-le, fais ce qu'il t'ordonnera, et tu seras sauvée. »

Euthymius vivait dans une solitude, près de la mer Morte; Eudocie eut beaucoup de peine à le trouver, et lorsqu'il consentit enfin à venir vers elle, elle se jeta à ses pieds et lui dit:

« Mon père, je vois que, malgré mon indignité, Dieu daigne me visiter par votre présence ! »

Quel tableau que celui de cette femme puissante, spirituelle, adorée, prosternée dans la poussière devant un pauvre ermite qui fuyait la société des humains, et vivait seul, sous le ciel et près de la mer! Il lui dit avec douceur:

« Ma fille, prenez garde à vous ! Vous vous êtes laissée séduire à la malice de l'impie, et le malheur vous a frappée. Quittez donc votre obstination, acceptez les conseils, et suivez la communion de Juvénal, votre évêque. »

La fière Athénais obéit avec simplicité. Elle fit la paix avec son évêque, et sa soumission à l'Église y ramena une foule d'ardents fauteurs du schisme. Elle se livra avec plus de zèle à ses œuvres de charité et elle construisit une église, dédiée à saint Pierre, non loin de l'endroit où habitait Euthymius. Une profonde paix régnait en elle et la préparait à la mort; elle voulut donner des trésors au pieux solitaire qui l'avait ramenée à Dieu, il refusa tout et lui fit dire:

« Pourquoi vous occuper de tant de soins ? Préparez-vous au terrible passage, et quand vous serez allée au Seigneur, souvenez-vous de moi ! »

Elle mourut tranquillement, en demandant qu'on déposât ses restes à Jérusalem et en protestant que son affection pour Paulinus avait été innocente. Personne, dans sa vie, ne présenta plus de contrastes que cette élégante Athénienne, cette fille de rhéteur élevée sur le trône de Constantin, ce poète, qui porta dans la théologie la fougue de son imagination, et qui, après tant de fortunes diverses, demanda son salut à un anachorète ignorant des sciences de la terre, et ne voulut d'autre asile, pour ses restes, que la ville sainte. Elle mourut l'an 460.

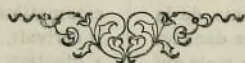
Elle avait une fille, nommée Eudoxie, qui devint la femme de Valentinien III, empereur d'Occident. Maxime, usurpateur de l'empire, le fit assassiner, et il força Eudoxie d'accepter sa main. Cette malheureuse veuve, victime d'une passion sanglante, voulut se venger; vengeance fatale qui retomba sur elle-même et sur l'Italie tout entière. Elle appela à son secours Genséric et les Vandales, promettant de leur faire ouvrir les portes de Rome.

Il ne refusa pas la proie offerte, ses vaisseaux jetèrent l'ancre à Ostie: Maxime cherche à s'échapper, mais la fureur du peuple le poursuit, il est égorgé: Genséric approche; une seconde fois saint Léon veut sauver son troupeau, mais il n'obtient pas du chef Vandale ce qu'il avait obtenu d'Attila: la ville-reine est livrée au pillage pendant quinze jours et quinze nuits. La flotte se rembarque, emportant à Carthage les dépouilles de Rome, ainsi qu'autrefois les vaisseaux de Scipion avaient amené à Rome les richesses de Carthage. Parmi cet immense butin se trouvaient les ornements du temple de Jérusalem, jadis apportés par Titus, et parmi les captifs, la malheureuse Eudoxie.

Depuis les temps antiques, depuis les princesses troyennes, les nobles filles de Jérusalem et Zénobie, traînées en esclavage, on n'avait pas vu de fille et de femme d'empereur portant des fers et servant dans le palais du vainqueur. Elle y passa sept années. Revenue à Constantinople, elle y mourut dans la pénitence, pleurant ses malheurs et expiant sa vengeance (1).

M. B.

(1) Cet article paraîtra prochainement dans un volume, *Esquisses historiques*, publié par la maison Bray et Rétaux.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

OUVRAGES DE HENRI GRÉVILLE

(MADAME DURAND)

Le roman, on ne peut le nier, est une veine littéraire d'une rare variété et d'un charme puissant. De nos jours, on l'exploite avec une abondance sans précédent dans l'histoire des lettres françaises; depuis les talents les plus délicats jusqu'aux plumes minutieusement cyniques, Meissonnier; de la fange, c'est à qui cherchera la faveur du public dans les œuvres de pure imagination. Le roman historique, que Walter Scott a doué d'une vie si admirable, n'a plus droit de cité parmi nous; c'est, ou dans les mœurs plus ou moins bien connues des nations étrangères, ou dans les scènes de l'existence de tous les jours en France, à tous les degrés de l'échelle, que les romanciers puisent leur inspiration et trouvent les modèles de ces portraits dont la ressemblance n'est pas toujours le premier mérite.

Parmi cette pléiade d'auteurs nouveaux, on a beaucoup remarqué et justement loué les débuts d'une dame, qui se cachait sous le pseudonyme d'un gentleman anglais, sir Greville, fort connu des contemporains. Le premier roman que madame Durand a publié, *l'Expiation de Savéli*, produisit une vive sensation et fit grandement espérer de ce nouveau talent qui se montrait si ferme et si pur; la peinture exacte des mœurs russes, le caractère du barbare seigneur qui oppresse et opprime les malheureux paysans, l'image mélancolique du pape, les détails du crime et de la vengeance, l'expiation si bien amenée, le sentiment moral qui découle de ce beau récit, le style naturel et souple, tout enfin contribua à placer au premier rang le nom nouveau.

Le succès de *Savéli* aiguillonna la plume facile d'Henry Greville; elle produisit une quantité étonnante de romans; mais, disons-le franchement et à regret, la sève première n'y circule plus avec la même générosité. Ce n'est plus une idée morale dans un cadre ingénieux et dramatique, ce sont de simples récits d'amour, souvent spirituels, rarement touchants, toujours empreints de la dangereuse mollesse qui peut se trouver dans les mœurs des Russes, asiatiques d'origine, mais qui ne s'accorde pas avec les idées françaises, plus sévères en ces matières délicates. *Dosia*, si étrangement couronnée par l'Académie, comme un

ouvrage utile aux mœurs, c'est l'antique légende de la jeune fille capricieuse et sauvage, transformée par l'amour; *Sonia* est la même histoire, mieux dite, plus intéressante, mais peu vraisemblable; les *Koumiassine* sont une peinture très-gaie des intrigues de deux jeunes filles pour échapper aux fiancés qu'elles n'aiment pas, et s'unir à ceux qu'elles préfèrent; la *Maison de Maurèze* et *Ariadne*, prêteraient à une vive critique morale, ainsi que *Suzanne Normis*; *A travers champs* et *Autour d'un phare*, plus corrects, sont aussi beaucoup mieux faits et d'une lecture plus agréable; l'étude parisienne, *l'Amie*, renferme des pages spirituelles et charmantes, mais les idées élevées, le type idéal du bien qu'on aime à rencontrer dans ces figures, faites pour plaire et pour toucher, ne s'y rencontrent pas. *Claire* est une admirable épouse — parce qu'elle aime son mari, mais si elle ne l'aimait pas, si elle éprouvait pour lui ce qu'éprouvait Pauline pour Polyeucte, qu'arriverait-il? *Camille*, l'amie, est odieusement méchante, et Henry Greville aurait bien dû ne pas nous la montrer à demi-pieuse et lisant des livres dévots. C'est là une injustice pénible à constater. Tous les détails de ces scènes modernes sont vivants, et les deux caractères, chacun dans son ordre, sont tracés avec vigueur.

Aucun des livres de cette jolie plume n'a été écrit pour les jeunes filles; les femmes qui aiment les romans peuvent les lire; leur esprit s'en amusera, mais au fond de l'âme, cette lecture laissera un vide. Nous avons tant besoin de ce qui nous élève et nous relève! Exemple, conseil, inspiration, émotion noble, voilà ce qui devrait se trouver au fond de toutes les œuvres d'imagination, voilà ce que Henry Greville, sauf dans *l'Expiation de Savéli*, n'a pas souvent exprimé, et quand un homme du goût le plus éclairé traçait les lignes que nous allons citer, il semblait qu'il eût connu ces livres où le réel est si vivant, mais où la note élevée et grave se tait presque toujours.

M. Doudan a critiqué, en quelques lignes, le roman moderne, et son jugement, en cette délicatement matière, est profond et juste comme toujours. Il écrivait, en 1871 : « Les êtres créés par l'imagination moderne ont une petite vie passagère » comme celle des bourgeois de Paris. Ils sont » vrais, mais ce sont des bourgeois du monde de » l'imagination. Il leur manque, pour se conser-

» ver, l'aromate de l'idéal mêlé au réel dans une
 » certaine proportion. Mais cet idéal est le grain
 » de sel sur la queue de l'oiseau. Si on en met
 » trop, on fait de pauvres académies; si on n'en
 » met pas assez, on n'a que des êtres passagers
 » qui s'en vont avec les générations et du même
 » pas qu'elles. J'entrevois bien pourquoi nous
 » n'avons plus ce secret, mais ce serait un long
 » détail et on ne peut songer à cette philosophie
 » des arts tant que les troupes d'Attila sont cam-
 » pées sous nos murs » (1).

On ne saurait mieux dire: aussi, resterons-nous sur ces belles paroles, en recommandant Henry Greville à ceux qui aiment les lectures faciles, et en l'interdisant absolument à la jeunesse, qui, autant que l'enfance, mérite le respect (2).

LE DIRECTEUR DES CATÉCHISMES

PAR M. L'ABBÉ TURCAN (3)

Nous indiquons ce livre à notre cher public, quoiqu'il ait été spécialement écrit pour les prêtres qui remplissent, dans les paroisses, les belles et délicates fonctions de catéchiste; mais les mères de famille, les institutrices, celles-là surtout qui préparent des enfants à la première communion, s'en serviront utilement et nous sauront gré de le leur avoir indiqué. Cet ouvrage, et tous ceux qui l'ont pratiqué le reconnaissent, tient le premier rang parmi ceux qui sont destinés à enseigner la religion à l'enfance, et à graver dans le cœur des jeunes chrétiens l'instruction, sans laquelle, de nos jours, la foi est bien facile à ébranler. L'auteur a suivi la méthode des admirables catéchismes de Saint-Sulpice que personne n'a pu oublier parmi ceux qui ont eu le bonheur de les suivre.

Il procède par un *avis* au catéchiste lui-même, avis qui mérite d'être lu et médité, et qui tend à rendre celui qui enseigne maître de la matière qu'il doit enseigner. Après vient l'*instruction*, c'est un petit discours, net et rapide, sur le sujet que l'on va traiter; puis vient le *catéchisme* même, c'est-à-dire les questions posées aux enfants, questions et réponses qu'ils ont dû ap-

prendre par cœur, et que le maître peut commenter, en se servant de l'*avis* placé en tête du chapitre; une ou deux *histoires* bien choisies, une *pratique* à observer, et la *prière* terminent chaque chapitre.

Rien de plus complet que ces belles instructions, où la science de l'église est résumée et rendue accessible à l'intelligence des enfants; beaucoup d'hommes auraient à y apprendre, il en est beaucoup, et des plus savants, à qui on pourrait répéter ce que disait Massillon de Madame du Deffand, qui ne croyait pas et qui cherchait de l'instruction chez les philosophes: — Il ne lui faut qu'un catéchisme de deux sous. A plus forte raison, celui-ci serait-il utile, il renferme le dogme, la morale, l'histoire de l'église; c'est un foyer de lumières auquel, espérons-le, bien des âmes viendront chercher la foi — la foi, *substance des choses espérables*, comme le dit Saint-Paul, la foi, qui est l'aliment de la charité et le soutien, la consolation puissante des maux de cette vie.

MARGUERITE DE NOVES

PAR MADEMOISELLE Z. DE LA PONNERAYE

Ce volume, écrit d'une plume facile, confine à trois genres très-différents, à l'histoire, puisqu'il raconte avec détail les premières scènes de la Révolution et les campagnes de l'armée de Condé; aux mémoires particuliers, puisqu'il renferme beaucoup de mots, d'anecdotes qui semblent avoir été transmis à l'auteur par une tradition orale ou écrite; au roman enfin, car des personnages et des aventures de pure imagination se mêlent à ces récits puisés dans l'histoire réelle. C'est là le défaut des romans historiques, et peut-être est-il plus sensible lorsqu'il s'agit d'une époque encore récente: il faut l'espace et le lointain pour fondre les différents plans d'un paysage; il faut le temps et le lointain pour que les personnages historiques et les personnages de pure création aient l'air aussi vivants les uns que les autres. La vie et le relief font peut-être défaut à ce livre de mademoiselle de la Ponneraye, mais la pureté des pensées le rend néanmoins recommandable (1).

M. B.

(1) Lettre de X. Doudan. Tome 1^{er}.

(2) Chez Plon, rue Garancière, Paris.

(3) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris.
 — 3 volumes. — Prix, 12 fr. franco.

(1) Chez Téquy, 6, rue de Mézières. — Prix, 2 fr. 25 c. franco.

VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE

(SUITE ET FIN)

LA TROMPETTE

De même que la première flûte a été un roseau, la première trompette a dû être une corne de bœuf ou quelque coquille. C'est, par là, un des plus anciens instruments. Pour marquer l'antiquité de son origine, quelques auteurs grecs en attribuent l'invention à Osiris, le dieu égyptien. Les Chinois, qui ont tout appris et tant oublié, en font remonter la découverte chez eux à trois mille ans avant l'ère chrétienne.

La trompette était en usage chez les Égyptiens, les Grecs et les Romains pour les fêtes et les combats. Elle jouait, dans les armées, le même rôle que, dans les nôtres, le tambour et le clairon. Elle indiquait les départs, les devoirs à remplir, de même qu'elle excitait au combat. C'est au son de la trompette que Lysandre renversa les murs d'Athènes et que Tullus Hostilius détruisit la ville d'Albe. La trompette servait aussi à appeler le peuple aux cérémonies religieuses, à annoncer les supplices et la fin des festins ; elle figurait dans la célébration des jeux sacrés, dans les triomphes, dans les cérémonies funèbres. Partout enfin où il était besoin de produire un bruit retentissant, qu'il fût entendu de tous, c'est la trompette qui sonnait.

A l'antiquité de son origine autant qu'à ses accents sonores et pénétrants, la trompette doit d'être par excellence un instrument légendaire. La trompette est un des attributs de Calliope et de Clio, les muses de l'éloquence et de l'histoire, et elle sert, dans le langage des poètes, à désigner la poésie épique et la poésie religieuse : la *trompette héroïque* et la *trompette sacrée*. C'est pour cela que l'expression *emboucher la trompette* signifie chanter les exploits des héros, s'élever à la hauteur de l'épopée, prendre le ton sublime.

Le récit homérique expire en chansonnette ;
Et l'aigu flageolet fait taire la trompette.

La *trompe* n'est rien de plus que le *cor de chasse*, sur lequel on exécute des airs de chasse et des fanfares ; et la petite trompette qui s'appelle *clairon*, parce qu'elle a des sons clairs et per-

cants, n'a guère d'autre objet que d'alterner avec le tambour dans les marches de l'infanterie. Les véritables instruments de musique sont le *cor* proprement dit (1), qu'on appelle *cor d'harmonie* pour le distinguer de l'autre, le *trombone*, la *trompette* avec ses variétés modernes, le *cornet à piston*, l'*ophicléide*, et les autres instruments de cuivre auxquels M. Adolphe Sax a donné son nom : le *Saxophone* (du grec *phonè*, voix, son), et le *Saxhorn* (du mot *horn*, qui, en anglais et en allemand, désigne le cor).

Trompe et son diminutif *trompette* et son augmentatif *trombone*, ont pour origine l'italien *trumba*, tube. Les amis de l'onomatopée se soucient peu de ce tube, et ils se sont demandé si l'origine première du mot *trompe* ne devait pas être cherchée dans le son que produit ordinairement le cor de chasse, *trom, trom, trom*. Cette observation pourrait avoir sa valeur si la trompe ne désignait que le cor de chasse ; mais elle est aussi le nom du nez prolongé de l'éléphant, de la bouche de certains insectes, d'une espèce de coquille, d'une portion de voûte en architecture, de plusieurs autres choses encore qui toutes rappellent un tuyau, un canal, un tube enfin, et le *trom, trom* de la trompe justifierait mal tout cela.

Le *trombone*, modification de la trompette ordinaire, est composé de deux tubes qui s'emboîtent, qui glissent l'un sur l'autre, et qu'on allonge ou raccourcit à volonté pour produire les différents tons. Lorsque la partie évasée du trombone, qui s'appelle pavillon, a la forme d'une gueule de serpent ou de dragon, comme les

(1) « Consacré dès son origine, et pendant plusieurs siècles, aux nobles jeux de Diane, après avoir fait retentir aux échos des montagnes le bruyant *hallali*, le chant triomphal de la curée, le *cor*, appelé à de plus hautes destinées, a passé des mains du chasseur dans celles des favoris d'Apollon. Cette voix rauque et sauvage, la terreur des hôtes des bois, s'est adoucie au point de nous ravir par des sons flatteurs. L'art des Punto, des Duvernoi, des Daudrat, lui donnant une nouvelle existence, l'a enrichie d'une multitude de tons que la nature semblait lui vouloir refuser. » (Castil-Blaze. — *Dictionnaire de musique moderne*.)

trompettes gauloises, le trombone prend le nom de *buccin* (du latin *bucca* bouche). C'était le nom (*buccina*) que les Romains donnaient à la trompette courbée; ils la distinguaient ainsi de la trompette droite nommée *tuba*. Ceux qui sonnaient de ces instruments étaient le *tubicen* et le *buccinator*.

Le cor et le cornet, son diminutif, ont pour origine le latin *cornu*, corne, soit parce que le cor était fait de corne avant d'être de cuivre, soit plutôt parce qu'il avait la forme d'une corne. — Le *cornet à bouquin* est un instrument grossier, composé d'une simple corne, qui s'appelle bouquin (vieux bouc), pour exprimer sans doute combien il est rustique; mais le *cornet à piston* est un petit cor où sont adaptés des pistons qui, en raccourcissant la colonne d'air, permettent de donner justes toutes les notes; il produit des sons un peu stridents, mais il a le mérite d'avoir fait danser beaucoup de monde.

Il y eut autrefois des cors en ivoire qu'on appelait *oliphans* ou *olifans*, corrompant ainsi le nom de l'éléphant, qu'on employait à désigner la matière de ses défenses, en vertu de la figure de rhétorique qui autorise à prendre la partie pour le tout. On trouve souvent cet instrument, plus bruyant qu'harmonieux, dans les récits du moyen âge; le cor de Roland et celui d'Obéron étaient des olifans.

Le *serpent*, qui doit son nom à l'apparence qu'il offre, a été perfectionné en Allemagne par l'introduction de clefs, et il s'est appelé alors *ophicléide* (du grec *ophis*, serpent, et *kleis*, clef).

La trompe, la trompette et le cor ont laissé dans la langue française des traces dont quelques-unes sont plus intéressantes que les nez en trompette.

L'expression *A cor et à cri*, avec éclat, avec bruit, empruntée au vocabulaire de la chasse, dit exactement le contraire de cette autre *Sans tambour ni trompette*, se retirer sans bruit, secrètement. La première fait allusion à la chasse où l'on sonne du cor et où l'on pousse des cris; la seconde, à une troupe qui décampe en silence, sans aucun signal militaire et sans musique.

La trompette figure encore dans deux locutions très expressives, mais qui s'expliquent d'elles-mêmes : *Il est bon cheval de trompette*, il ne s'effraie pas du bruit; et *A gens de village trom-*

pette de bois; pour les gens simples, il n'est besoin ni de frais ni de façons.

On ne publie plus à son de trompe; de nos jours c'est le bruit du tambour qui réunit les habitants des villages autour du garde champêtre qui a quelque communication à leur faire; l'expression figurée seule nous est restée pour dire qu'on annonce une chose à grand bruit, qu'on la raconte à tout le monde, qu'on la divulgue. Mais ce que la *trompe* nous a légué d'intéressant c'est le verbe *tromper*, qui, au propre, signifiait jouer de la trompe, et qui, au figuré, signifie, comme chacun sait, induire en erreur. On voit mal, au premier aspect, comment le sens propre a conduit au sens figuré, et cependant, on disait autrefois : *Me joues-tu de la trompette?* pour dire : *Me trompes-tu?*

Tromper quelqu'un, c'était le convoquer à son de trompe; tromper quelque chose, c'était annoncer une nouvelle à son de trompe; or, si la personne convoquée l'était mal à propos, pour un procès, par exemple; ou si les nouvelles publiées par le *trompeur* étaient fausses, n'était-on pas fondé à s'en prendre à la trompe d'avoir été mal dirigé ou mal renseigné? De là, l'idée de l'erreur s'attachant à la trompe; de là, le verbe tromper avec l'acception qu'on lui connaît aujourd'hui. Cette déduction me paraît très conforme à une définition que j'ai lue dans un dictionnaire du commencement de ce siècle :

« *Tromper, trompeter*, sonner de la trompette ou de la trompe; publier à son de trompe; divulguer, publier partout; crier comme l'aigle; induire en erreur par artifice; abuser, attraper, ne donner que du vent. »

Que produit la trompette? La fanfare. Que nous a donné la fanfare? Le fanfaron. — Voici un mot, fanfare, qui bien décidément doit avoir été créé par l'onomatopée : le mot fait le bruit. Quant au mot fanfaron, il était pris en bonne part au moyen âge : il désignait celui qui, « voulant jouter, se montrait en lice avec trompettes et clairons. » Lices et luttes ont disparu, et le fanfaron de nos jours, vous le savez de reste, mes chères demoiselles, est un vantard qu'une importance présomptueuse pousse à sonner la fanfare sur lui-même. Il n'a pas fait ce qu'il raconte, il ne fera pas ce qu'il promet, il n'est brave qu'en paroles, et c'est, en somme, le plus insupportable des menteurs et des sots.

CHARLES ROZAN.



UN RÊVE ACCOMPLI

(SUITE)

VIII

UN SECRET A TROIS

L'instinct féminin la conseilla : on l'avait distinguée et aimée, humble pervenche, modeste violette, il ne fallait donc pas emprunter les airs triomphants des tulipes et des roses : elle resta ce qu'elle était, elle ne sortit pas de l'arrière-plan où, elle le savait ! un regard tendre, inquiet, empressé, venait la chercher ; elle se plut dans ce rôle un peu effacé, un peu comprimé, rôle de victime qui attire les âmes généreuses, et elle n'était pas trop mécontente lorsque madame d'Hivray lui adressait quelque observation ou que madame de Fréville témoignait, en lui parlant, une antipathie peu déguisée : elle devinait quelle ardente compassion s'éveillait alors dans une autre âme, et combien ces épines-là attisaient le feu qui brûlait en son honneur.

Pendant un assez long temps, Lucie se laissa aimer en silence ; mais peu à peu elle se prit au piège qu'elle avait tendu : son âme était moins coquette qu'ambitieuse, et l'ambition n'exclut pas le pouvoir d'aimer. Il ne serait pas utile de raconter l'histoire et les progrès de cet amour ; il fut, comme tous les sentiments de son ordre, un mélange de rêves, d'illusions, d'obstination crédule, le tout enflammé par cette inexplicable ardeur qui agite le cœur humain à son aurore ; il veut aimer et se donner et se dévouer, mais combien de fois le fruit convoité se change-t-il en cendre ! la perle en une froide goutte d'eau, et le paysage adoré où l'on veut bâtir sa tente en un désert aride ! Mais, comme ceux qui les avaient précédés dans ce chemin, Amaury et Lucie subissaient l'empire de cet entraînement tour à tour profond et frivole, éphémère et durable, qui, chez les uns, tourne à l'indifférence et parfois à la haine, chez les autres se transforme par le devoir, et devient le saint amour conjugal, et, sans presque se connaître, sans peser les difficultés que leur affection allait engendrer, ils se devinrent chers l'un à l'autre, ils comprirent et ils surent cacher à ceux qui les entouraient leur intelligence et leur double secret.

Une seule personne les avait devinés, et elle avait enseveli dans son cœur blessé ce dont elle avait eu le soupçon, puis acquis la certitude. Les

yeux pénétrants de la fiancée avaient vu plus loin que ceux de la mère ; elle garda le silence avec tous, excepté avec un vieil ami, un prêtre, qui avait jadis dirigé sa mère, et aux conseils de qui elle avait eu recours dans toutes les circonstances qui demandaient un avis ou une consolation. Elle lui écrivait :

« Au R.-P. L., à la Délivrande,

» Vous m'avez dit, mon Père, que ce n'était pas manquer à la charité que d'ouvrir son âme à un ami éprouvé et fidèle ; vous êtes cet ami que Dieu m'a donné ; vous étiez l'ami et le conseiller de mes parents ; vous m'avez préparée à la première communion ; lorsque j'ai perdu mon père, vous m'avez soutenue par vos bonnes et saintes paroles, et au moment où Dieu a rappelé ma mère, je vous ai vu à son chevet, et vous m'avez montré la croix pour moi, le ciel pour elle.

» Cette croix, mon Père, était un présage : vous le savez, j'ai profondément regretté ma mère, mais j'ai eu le tort de croire encore le bonheur possible, même après la perte de cette première affection, que rien ne remplace ici-bas. J'aurais dû vivre de son souvenir, comme elle avait vécu du souvenir de mon père, avec Dieu et les pauvres pour amis ; je n'ai pas eu ce courage, j'ai voulu exister de la vie commune, j'ai espéré en l'avenir, je me suis laissée prendre à des promesses décevantes, je me suis appuyée sur un cœur mortel... Ce fragile soutien s'est effondré, je me trouve seule, seule comme toujours mais avec des regrets et une amertume que je ne connaissais pas.

» Vous saviez les projets de mariage formés pour moi entre mon tuteur et madame d'Hivray ; j'y avais acquiescé du fond de mon âme : je croyais connaître Amaury et je l'aimais parce qu'il ne m'était pas étranger : l'inconnu me fait peur, et les mariages de mes amies, qui épousaient un nom, un chiffre, un visage, sans connaître ni le cœur, ni le caractère, ces mariages aventureux me surprenaient toujours. Je les trouvais romanesques de se jeter ainsi, les yeux fermés, dans un obscur hasard, je me croyais raisonnable et sage... Hélas ! mon Père, je suis déçue maintenant, ma raison n'était que folie ; ma sagesse, imprudence... J'aimais, je me croyais aimée... Je ne le suis pas, l'affection d'Amaury est ailleurs, et voilà ma pauvre âme qui doute d'elle.

même dans sa douleur, et qui succombe sous le poids d'un chagrin bien ordinaire peut-être, et que pourtant ma raison ne peut accepter.

Il aime une jeune fille, l'institutrice de la petite Berthe : elle est jolie, intelligente, instruite, peu timide, il l'a remarquée. Je l'ai vu dès les premiers instants : un instinct m'a révélé le danger que couraient ces projets sur lesquels j'aimais tant de pensées de bonheur. Je les ai observés tous deux, et je crois que la situation un peu subalterne de cette jeune fille excitait chez Amaury ce sentiment généreux, chevaleresque de l'homme qui veut protéger, élever ce qu'il aime. Il est bon, je l'ai toujours cru. J'espérais cependant encore : il me semblait impossible qu'il rompit des nœuds presque formés, qu'il offensât sa famille et la mienne, et surtout qu'il désobéît à sa mère. Je me trompais. Les semaines et les mois se passaient : Nous avions de fréquentes réunions à Hivray ; j'y étais regue avec la plus vive tendresse par la mère d'Amaury, et par lui, avec une gaieté, une cordialité de commande qui voilaient mal son embarras réel et sa croissante indifférence. Lucie l'occupait presque exclusivement, et madame d'Hivray s'aveuglait ! elle me parlait encore de ce prochain mariage, elle me montra un jour les dentelles et les bijoux qu'elle me destinait... je me tus, elle se plaignit en riant, de ma modeste réserve. Sa fille, madame Edmée, aurait vu plus clair dans les pensées de son frère, mais la maladie de ses enfants l'a retenue chez elle.

J'observais toujours, il me semblait que M. Amaury et Lucie s'entendaient sans se parler... et hier soir, au moment où elle allait suivre Berthe (je me trouvais assise dans une petite serre, près du salon, et j'étais cachée par des arbustes), je vis Amaury qui venait vers elle : elle lui tendit une branche de lilas blanc qu'elle avait portée tout le jour ; il la prit, la cacha, et lui dit à demi-voix :

« — Pensez à moi !

« — Puis-je faire autrement ? répondit-elle. »

« Pardon, mon Père, peut-être, vous, si pieux et si grave, souriez-vous de ces bagatelles ; elles m'ont fait verser des larmes ; et mes chagrins, c'est à l'ami, aussi bien qu'au prêtre, que je viens les confier. J'avais tant de désir de le rendre heureux, de faire le bien avec lui !... tous mes bons sentiments, tous mes plans de vie, toute la félicité que j'espérais, sont là en ruines à mes pieds... que faire ?

« Conseillez-moi, dirigez-moi, et priez pour votre pauvre fille.

» VALENTINE. »

Réponse du P. L., à Valentine.

« Ma chère enfant,

« Vous avez bien fait de me parler. Il faut éviter les occasions de revoir M. d'Hivray. L'absence est le baume de ces dangereuses blessures que

font aux âmes les affections terrestres. Priez beaucoup ; sortez de vous-même en faisant du bien autour de vous, et Dieu, je n'en doute pas, vous montrera la voie où vous devez marcher, et ses vœux sur vous. *Il ne vous laissera pas orpheline.* Reposez-vous sur la Providence, et ne craignez jamais de me dire vos chagrins.

« Votre ami et père en N.-S.

» L. L. »

Et Lucie, huit jours plus tard, écrivait à sa mère :

« Chère petite maman,

« Je suis bien triste de savoir Benjamin malade, et je vous envoie cinquante francs pour qu'il n'ait faute de rien ; je voudrais bien le revoir, et vous embrasser tous ; peut-être, ce bonheur nous viendra-t-il plus vite que nous ne le pensons, oui, peut-être avant les vacances. Ma bonne mère, si j'étais près de vous, j'aurais bien des choses à vous dire, et elles vous feraient grand plaisir, mais ce sont de ces choses qui ne peuvent pas s'écrire. Tout ce que vous avez pu désirer pour votre Lucie sera dépassé, et nous vivrons tous très heureux. Adieu, chère petite maman, je vous embrasse ainsi que mon père, et mes frères et sœurs, et je suis avec respect,

« Votre fille dévouée,

» LUCIE THORY. »

Elle alla porter elle-même à la poste du village la lettre ornée de cinq sachets rouges, et elle revint d'un pas léger. La pluie commençait à tomber à grosses gouttes, l'horizon tout fumeux n'était illuminé que par des éclairs de chaleur, mais elle put arriver à l'entrée du parc avant que l'ondée ne tombât avec violence. Elle s'arrêta chez la concierge, qui était en même temps la femme du jardinier, et elle écouta avec résignation ses doléances sur cette pluie, qui, semblable à toutes les choses de la terre, avait son bon et son mauvais côté : Les pois tardifs et les haricots verts en avaient besoin, mais les melons ne la demandaient pas. Quant aux pommes, conversation inévitable, cette année ne serait pas une année à pommes, on pouvait en être sûr et certain....

Lucie écoutait ce babil en regardant d'un œil distrait le verger de la bonne femme à qui ses beaux arbres donnaient un éclatant démenti, et elle épiait les nuages, et lorsque la pluie s'apaisa lentement, lorsque le soleil se laissa voir entre des rideaux gris, elle quitta son refuge et traversa le parc en courant. Avant d'entrer au château, elle s'aperçut qu'elle avait perdu sa fleuriste, elle cueillit un brin de clématite et le passa dans sa ceinture. Elle monta dans sa chambre, se recoucha un peu, prit son ouvrage et vint au salon.

On était nombreux, ce soir-là, chez madame d'Hivray, et le mauvais temps avait réuni tous les hôtes du château. Les lampes brillaient ; madame d'Hivray jouait au tric-trac avec le juge

de paix, son voisin; Amaury avait organisé une partie de jeu, et, rassemblés autour d'une grande table, dix ou douze personnes s'escrimaient au secrétaire. Lucie alla s'asseoir à côté de Berthe, et pendant que tous écrivaient, elle prit tranquillement sa navette, Amaury la regardait; elle sentait sur elle ce regard, mais elle n'en paraissait ni émue, ni embarrassée: une grande innocence et une parfaite confiance en elle-même la défendaient; sa sécurité était faite de beaucoup de candeur et d'un peu de fatuité.

Amaury rassembla les demandes et les réponses et les lut d'une voix posée. On en applaudit quelques-unes. Un homme grave avait demandé:

« Que fait Pilate en enfer? »

On avait répondu:

« Il se lave les mains dans le tonneau des Danaïdes. »

Une écriture d'homme demandait:

« De quoi est faite la vertu? »

— De patience! » avait répondu une jeune femme qui avait besoin d'exercer la sienne. — Berthe avait répondu ingénument à la question:

« Pourquoi les vieilles filles aiment-elles les chats? »

— Pour les caresser, puisqu'elles n'ont pas de babies! »

Quand les mystérieux papiers furent tous mis au grand jour, Amaury distribua de nouveaux feuillets destinés à de nouvelles questions; il en offrit un à Lucie, qui l'accepta. Madame Edmée, tout en taillant son crayon, suivait des yeux tous leurs mouvements, mais personne n'obtint ses confidences; elle écrivit des demandes, elle écrivit des réponses avec le plus-grand entrain, elle rit d'un bon rire lorsque son frère en donna lecture, et quand la pendule sonna onze heures, et que les voisins s'apprêtèrent à partir et les hôtes à regagner leurs chambres, elle adressa à tous d'aimables adieux et de gais bonsoirs.

« Et toi, dit-elle à Amaury, tu vas toujours aux courses demain? »

— Oui, je m'y suis engagé.

— A après-demain donc. Bonsoir, maman; bonsoir, mademoiselle... Ah! elle est partie, elle a rejoint Berthe... *Buona sera*, à demain. »

Madame d'Hivray était très-matinal; elle donnait à sa dévotion et à ses affaires les premières heures de sa journée, le reste du jour s'éparpillait en visites, en réceptions, parsemées d'un peu de lecture et de beaucoup de travail à l'aiguille. Elle écrivait donc à un fermier, et de sa fenêtre ouverte, elle suivait la Seine encadrée de hauts peupliers qui se miraient dans les eaux. Ses pensées étaient aussi riantes que ce paysage: elle avait écrit à Valentine pour la prier de passer quelques jours au château, et elle se proposait, à la suite de cette visite, de faire la demande officielle, et, dans sa pensée, elle fixait le mariage de son fils au mois d'octobre...

La porte s'ouvrit doucement. Edmée entra et vint embrasser sa mère.

« Te voilà bien matin! lui dit-elle; tu t'es promenée, chère fille? le temps est admirable!... »

« Non, maman, j'avais besoin de vous voir et de causer librement avec vous. »

— Tu as l'air agité. Qu'est-ce qui se passe donc? ton mari? »

— Il se porte bien, il lit tranquillement dans son lit. On va lever et habiller les enfants, ce n'est pas de mon monde qu'il s'agit.

— De qui alors, mamie? »

— Voyez, maman. »

Elle présenta à sa mère un carré de papier plié: madame d'Hivray l'ouvrit, et lut avec une espèce de stupeur:

Si je vous priais de devenir ma femme, consentiriez-vous?

Au bas, d'une autre écriture était, très-visiblement, le seul mot: *Oui*.

« Mais, c'est l'écriture d'Amaury! »

— Oui, maman.

— Et là, en bas, ce *oui*, on dirait l'écriture de mademoiselle Lucie.

— Oui, maman.

— Mais c'est un jeu, ce sot jeu de secrétaire qui m'a paru toujours fort impertinent: cela n'est pas du tout sérieux.

— Je pense que si, maman. J'observais depuis longtemps les allures d'Amaury et le manège de la petite institutrice; mon opinion, à moi, était faite; il me manquait des preuves: le hasard m'en a fourni une.

— Mais il doit épouser Valentine! »

Madame de Fréville s'assit en face de sa mère et la regarda.

« Eh bien! dit celle-ci, agitée et impatientée. »

— Le mariage de mon frère et de Valentine était votre désir, chère mère, et nous y applaudissions tous, mais Amaury vous a-t-il récemment parlé de ses intentions à ce sujet? »

— Je dois convenir que non, répondit madame d'Hivray, après avoir réfléchi.

— Et quand vous faisiez allusion à ce projet, que disait-il? »

— Rien.

— Ne vous souvient-il pas que, l'hiver dernier, il s'est montré fort impoli avec Valentine et plus que galant avec mademoiselle Lucie? »

— Tu veux parler de ce dîner? J'avais cru qu'il boudait Valentine, et que la querelle d'amoureux avait tourné au profit de cette petite.

— J'y avais vu autre chose, ma mère, et depuis ce temps-là j'observais Amaury. Hier, pendant ce jeu de secrétaire, je remarquai qu'au moment de distribuer les questions, il écrivit quelques mots sur un des feuillets, le plia dans une autre feuille, et ces deux papiers que je ne quittai pas des yeux, passèrent de ses mains dans celles de Lucie. Elle déplia, lut et pâlit, mais sans se laisser longtemps troubler, elle écrivit un mot sur

une des feuilles, puis, une autre réponse sur la seconde et les remit dans la corbeille. Amaury était le lecteur : il garda un de ses billets dans sa main, et lorsqu'il crut ne pas être observé, il le glissa dans sa poche. Je ne pensais pas découvrir jamais ce mystère, mais en nous levant, au milieu du tumulte des adieux, je vis par terre un feuillet de papier plié. Je le ramassai... et le voici... Il nous convainc de ce dont je me doutais depuis longtemps...

— Mon fils me trompait donc ! dit madame d'Hivray, et ses yeux bleus brillants se remplirent de larmes.

— Il a été subjugué par cette coquette.

— Mon pauvre Amaury !

— Maman, vous consentiriez à ce mariage ! »

Madame d'Hivray se redressa, et son visage, un moment attendri, devint froid et sévère.

« Jamais ! dit-elle, et je crois, en refusant mon consentement, assurer le bonheur de mon fils. Et, tout d'abord, je vais congédier l'institutrice. »

Elle prit son buvard, écrivit quelques lignes d'une main ferme et les fit lire à sa fille.

« Des motifs, sur lesquels je ne veux pas m'appesantir, m'obligent à me priver de vos services ; je regrette, Mademoiselle, de voir se terminer ainsi nos relations.

» La voiture sera à vos ordres à midi, pour le train qui part à une heure de R...

» Sous ce pli vos appointements pour le trimestre finit dans trois jours.

» D'HIVRAY. »

« Elle va partir.

— Mais mon frère ?

— Il est aux courses, et il ne rentrera que ce soir ; je lui parlerai demain, et, s'il refuse de m'obéir, je te prierai, chère fille, d'expliquer à Valentine le chagrin qui nous arrive. »

IX

LE DÉPART

Lucie préparait la leçon d'histoire sainte, et quoi qu'elles soient bien compliquées, la généalogie et l'histoire des Antiochus et des Séleucus, sa pensée voyageait loin de ces rois, cruels successeurs du doux David et du pacifique Salomon. Elle tressaillit, lorsque le valet de chambre lui remit le billet de madame d'Hivray ; elle le lut, et la colère et la honte bouillonnèrent dans son âme. Sans s'arrêter, sans réfléchir, elle courut vers l'appartement de madame d'Hivray, et, dans l'antichambre, elle trouva la lingère, vieillie au service de sa maîtresse, qui travaillait paisiblement.

« Je désire parler à madame d'Hivray ! dit Lucie d'une voix troublée et haletante.

— Je vais voir si madame peut vous recevoir,

mademoiselle Lucie, répondit la vieille femme avec placidité. »

Elle revint au bout d'un instant :

« Madame est occupée, et elle vous prie de vous en tenir à ce qu'elle vous a écrit. »

Lucie ne pouvait pas lutter, ni forcer la porte, ni demeurer en vainqueur dans cette maison qui la rejetait ! Elle prit aussitôt son parti, et sûre qu'Amaury saurait la retrouver, pressentant que la rigueur dont on usait envers elle redoublerait son dévouement et son amour, elle se résolut à partir. Elle alla dans sa chambre, vida ses tiroirs, fit tant bien que mal, et plus mal que bien, ses préparatifs, et bien avant que l'heure du départ ne sonnât, elle avait mis son chapeau et endossé son pardessus. Seulement, dans son orgueil, elle laissa sur la table des présents qu'elle avait reçus, et, entre autres, une croix de turquoises que Berthe lui avait donnée à la sainte Lucie.

« Je ne veux rien d'elles, se disait-elle ; elles ne pourront pas m'empêcher de porter leur nom et d'être leur égale. »

Elle avait fini, elle se reposait sans se calmer, lorsque Berthe entra en disant avec vivacité :

« Je vous ai cherchée, partout, mademoiselle ; est-ce que vous êtes souffrante ? Je sais très-bien mes leçons, venez !

— Je n'entendrai plus vos leçons, chère Berthe ; je m'en vais...

— Où ? demanda l'enfant, dont les yeux, semblables à ceux de sa mère, brillèrent et se mouillèrent.

— Chez moi, Berthe, Je ne reviendrai plus !

— Oh ! mademoiselle, ce n'est pas bien, et je vais le dire à maman... elle vous retiendra... »

La porte s'ouvrit au même instant ; la vieille lingère se présenta et dit à Berthe :

« Mademoiselle, madame vous demande sur-le-champ. »

L'enfant, tout interdite, se laissa emmener, mais en répétant encore :

« Je vais le dire à maman !

— Chère Berthe ! chère petite sœur ! se dit Lucie, nous nous reverrons ! »

Bientôt le bruit des roues et des chevaux lui annonça le moment du départ ; un domestique descendit sa caisse ; elle jeta autour d'elle un long regard, comme pour graver dans sa mémoire l'aspect de cette demeure qui devait être sienne un jour, et sans remarquer les regards curieux des domestiques, groupés dans le vestibule, elle monta en voiture, et le château d'Hivray-Saint-Ouen, ses toits, sa longue avenue, son riant paysage, disparurent bientôt à ses yeux.

Amaury revenait des courses de Caen, et, au sortir d'une gare où les trains marchaient doucement, il crut voir, dans une voiture qui croisait la sienne, une figure connue :

« C'est Lucie ! se dit-il. J'ai la berlue... que ferait Lucie sur la route de Caen ?... c'est impossible... une ressemblance, et puis, un chapeau à

fleurettes bleues comme le sien... je vais la retrouver au logis...»

Quand il rentra au logis, il était fort tard, tout le monde était couché; il salua d'un regard ami les fenêtres closes de la chambre de Lucie :

« A demain ! se dit-il. Quelle folle idée j'ai eue tantôt ! »

Il se coucha, dormit d'un sommeil lourd, durant lequel il crut voir Lucie, montée sur un cheval de course, et fuyant loin de lui, en lui jetant pour adieu des mots qu'il ne pouvait comprendre. Il se réveilla fatigué, somnolent encore, triste sans savoir pourquoi, et, séduit par le charme d'une matinée d'été, il descendit dans le parc.

Berthe l'y avait précédé; débarrassée de ses leçons, elle jardinait, et montée sur un banc, elle rattachait des branches de liserons qui jetaient de toutes parts leurs coupes teintes de blanc, de violet et de rose.

« Veux-tu que je t'aide ? lui dit son frère. »

Elle sauta à terre et vint l'embrasser.

« Eh bien, fanfan, quelle nouvelle ? Où est mademoiselle Lucie ? »

L'enfant le regarda avec surprise :

« Tu ne sais donc pas ? dit-elle, mademoiselle est partie, elle est allée chez elle, et maman dit qu'elle ne reviendra jamais. C'est triste, dis ! »

Il posa précipitamment à terre l'enfant qu'il tenait entre ses bras, et il lui dit :

« Tu es sûre de cela ? »

— Si je suis sûre ! J'ai bien pleuré hier... Mais tu t'en vas aussi, toi ? Tu ne veux pas causer ? »

Il lui fit un geste d'adieu et s'éloigna à grands pas : sa mère, qui s'attendait à le voir, se trouvait dans la bibliothèque; elle lisait, et lorsque son fils entra précipitamment, elle le regarda et lui tendit la main.

Il baisa cette main et la garda un instant dans les siennes :

« Maman, dit-il d'un ton de voix assez calme, car la présence de sa mère l'avait ramené à un sentiment de respect, puis-je vous parler sans vous déranger ? et d'abord, êtes-vous bien depuis que je ne vous ai vue ? »

— Très bien, mon fils. Et toi, ton petit voyage ?

— S'est bien passé, merci. Mais, maman, je viens d'apprendre une nouvelle qui m'a extrêmement surpris : Mademoiselle Lucie nous a quittés ?

— Assieds-toi, Amaury, je vois que nous avons à causer. Tu es surpris, dis-tu, du départ ou du renvoi de mademoiselle Lucie. Je suis surprise, à mon tour, que celui qui a écrit à cette jeune fille le billet que je tiens, ait compté la retrouver sous le toit de sa mère... »

Elle tendit le papier à son fils, qui y jeta un coup d'œil, tira son portefeuille, le visita, et dit avec émotion :

« Comment avez-vous ce billet, maman ? »

— Par hasard; vous l'aviez laissé tomber, on l'a ramassé et remis entre mes mains,

— Peu importe ! je ne le nie pas, ce billet, ma mère !

— Vous voulez épouser mademoiselle Lucie ?

— Oui.

— Vous avez pensé que j'y consentirais ?

— J'ai espéré, ma mère, que vous vous laisseriez fléchir. J'aime sérieusement Lucie et je n'aurai pas d'autre femme.

— Et vos engagements avec Valentine ?

— Ma mère, suis-je engagé ? J'ai pu acquiescer à vos projets aussi longtemps que je n'avais pas vu la seule personne qui me convint, la seule que j'aie aimée, mais je ne me crois pas positivement engagé envers ma cousine, et elle est assez bien née et assez riche pour se passer de moi. Je n'ai aucun souci à cet égard-là.

— Et moi, vous me comptez pour rien ?

— Vous ne pouvez pas le croire; mais j'ai osé penser que le bonheur de votre fils était un besoin pour vous.

— Sans doute; mais, malheureux garçon, ce mariage, ce déclassement ne vous apportera que chagrins et déceptions.

— Je suis sûr du contraire. Que manque-t-il à Lucie pour me rendre heureux ? Ni l'esprit, ni la grâce, ni l'instruction, il lui manque un cadre, je le lui donnerai.

— Mon cher enfant, il manque à Lucie bien des qualités de cœur que Valentine possède, elle, et qui feront défaut à votre bonheur. Je l'ai observée, je la connais, et quand elle sera dans le cadre, vous verrez !

— Je verrai.

— Il est inutile de vous parler maintenant : vous êtes sous l'empire de la passion : seulement, mettez-vous bien dans l'esprit que, *jamais*, vous n'aurez mon consentement pour cette sottise, que je vous obligerai à toutes les formalités de la loi, et que, maîtresse de ma fortune, je ne vous donnerai pas un sol. Vous aurez votre part du bien de votre père, cent mille francs ou à peu près.

— C'est bien, ma mère, répondit Amaury d'un ton aussi froid et aussi absolu que celui de sa mère elle-même, Lucie a ma promesse et je la tiendrai. Vous m'approuverez un jour.

— Jamais !

Ils se quittèrent. Leur discussion serait devenue une scène; madame d'Hivray se sentait pressée de révéler le fond de sa pensée sur Lucie, et Amaury ne l'aurait pas écoutée docilement; ils se quittèrent, calmes en apparence, mais affermis tous les deux dans leur résolution.

Madame d'Hivray écrivit à sa fille :

« Il est décidé, je le connais, il persistera dans sa volonté. Il faut que Valentine soit avertie, et c'est toi, chère fille, que je charge de ce soin, soin pénible et que j'aurais voulu t'épargner. Dis lui bien à quel point je la regrette; elle le regrettera aussi, ce malheureux enfant ! le bonheur

s'offrait à lui trop facile, il l'a méprisé, et je crains pour lui l'avenir qu'il est en train de se préparer. — Écris-moi, ma fille, et parle-moi de Valentine. »

Quatre ou cinq jours après, elle reçut de Valentine la lettre suivante :

« Chère et bonne tante,

» Vous m'avez toujours montré une si affectueuse bonté, que je viens, avec confiance, vous adresser une prière. Ma cousine de Fréville m'a dit les projets de mon cousin Amaury et le mécontentement que ces projets vous donnent. Ma bonne tante, ma seconde mère, je viens vous demander grâce et pardon pour lui, et vous supplier d'accorder votre autorisation à son mariage. Mademoiselle Lucie est digne de lui par le cœur et par l'esprit; la reconnaissance qu'elle vous devra fera d'elle la plus dévouée des filles, et néanmoins, je resterai toujours la vôtre; vous verrez votre fils heureux, et votre Valentine satisfaite aussi du sort que Dieu lui aura fait. Je vous l'assure, et vous savez que je suis sincère,

je n'éprouve dans mon cœur que paix et amitié pour Amaury et pour Lucie, et mon plus vif désir est qu'ils reçoivent votre bénédiction et votre consentement. Si j'ai eu quelques peines, votre bonté en effacera jusqu'au souvenir, et je ne garderai que celui de votre amitié et de ma gratitude.

» Votre VALENTINE. »

« Voilà le cœur qu'il a rejeté! se dit madame d'Hivray après avoir lu cette lettre. Mon malheureux fils! je croirais mettre le sceau à sa folie si je consentais. »

Ce jour même, Amaury quitta le château d'Hivray et alla s'établir dans un petit pavillon de chasse qui avait appartenu à son père. Il écrivit encore une fois à sa mère pour solliciter son aveu; un refus absolu et motivé répondit à sa lettre, et il commença, dès le lendemain, cette triste procédure de l'enfant rebelle, qu'on appelle, ironiquement sans doute, les *actes respectueux*.

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

HERMINE

(SUITE ET FIN)

« J'ai bien des motifs pour désirer une longue vie, dit Gaston d'un accent mélancolique... Ma femme et mes enfants ont besoin de moi, et je voudrais en outre voir arriver une période de repos et de jouissance chèrement achetée... Mais vous n'avez peut-être jamais soupçonné que vous avez vous-même à me voir près de vous un intérêt vraiment sérieux?

— Sans doute, répondit affectueusement Hermine; nous vous aimons tous, et pour ma part, je ne puis envisager sans un cruel chagrin la terrible éventualité que vous évoquez en ce moment.

— Ce n'est pas cela... Mon enfant, vous êtes ferme et courageuse, mais votre jeunesse et votre timidité vous empêcheront peut-être de prendre sur Henry l'empire salutaire que j'exerçais depuis de longues années. Il est faible, il aime le plaisir, le travail ne lui plaît qu'à ses heures, et je crains que, moi disparu, il n'adopte un train de vie mal proportionné à ses ressources... Votre fortune personnelle, considérable en province, est peu de chose dans le milieu où vous vous trouvez, et lui n'a guère que le produit de son pincean... Enfin, ajouta-t-il d'une voix altérée, il a eu jadis une passion funeste... Peut-être eussé-

je dû l'avouer à votre grand-père, mais il me repugnait de trahir un parent; d'ailleurs, je le croyais corrigé, et je comptais avec raison sur le mariage pour le retenir dans le droit chemin. Autrefois, il y a cinq ou six ans, il jouait... Je m'en aperçus à temps, je payai pour lui une dette énorme, et après bien des luttes, bien des efforts, j'obtins qu'il ne toucherait plus à une carte... Jusqu'à présent, sauf en une récente occasion, il a tenu parole, et j'ai tâché, en l'astreignant de mon mieux au travail, de distraire sa pensée, et de lui enlever des loisirs dangereux... Je regrette de vous affliger, ma pauvre Hermine; cependant, il fallait vous mettre en garde contre l'avenir, et réparer, dans une certaine mesure, la réticence que j'ai commise lors de l'appel loyal de votre grand-père. Tant qu'il ne jouera pas, tout ira bien, et vous serez heureuse; s'il succombe de nouveau à ce fatal entraînement, vous aurez tout à redouter. Les caractères faibles sont souvent ceux qui vont le plus loin dans les voies de ce genre. Henry est généreux, c'est un artiste, un poète, un noble rêveur, mais il manque d'énergie, et le joueur, souvenez-vous en, est capable du plus féroce égoïsme... »

Gaston s'interrompit. La voiture de Louisa s'arrêtait en ce moment à la porte, et Hermine se leva précipitamment. Ses joues étaient couvertes d'une mortelle pâleur, et elle tremblait si fort qu'elle put à peine prononcer d'une manière intelligible quelques phrases entrecoupées :

« Merci... Je n'oublierai pas votre avertissement... Je... je souffre, mais j'aime mieux tout savoir... »

Elle remonta chez elle, congédia d'un geste sa femme de chambre, et se laissant tomber sur un fauteuil, cacha son visage dans ses mains.

Quel coup de foudre que cette révélation inattendue!... Ainsi, les rôles devaient désormais être intervertis entre elle et Henry! Au lieu de s'appuyer, il fallait veiller et... soutenir!... Au lieu de croire implicitement à la perfection de l'être aimé, il fallait scruter sans cesse son âme et découvrir la plaie qui pouvait la ronger!... Le sentiment de respect, d'estime, d'ardente admiration qu'elle avait éprouvé jusqu'alors, n'en serait-il pas amoindri?...

Ce jour-là, quelque chose s'écroula dans le palais enchanté qu'elle s'était bâti, et les côtés incomplets de son bonheur prirent un sombre relief. Rien ne parut changé entre elle et Henry; il lui témoignait toujours la même tendresse, et à son affection, à elle, s'ajoutait quelque chose d'anxieux et de protecteur. Mais, jadis, elle se laissait vivre, mollement bercée par le flot si doux qui l'emportait; elle ne songeait ni à se défier du pilote, ni à se rapprocher du gouvernail. Maintenant, elle sentait peser sur elle une responsabilité terrible; et, malgré la confiance qu'auraient pu lui inspirer des années de sagesse, elle se laissait aller à des craintes terribles, provoquées par cette rechute récente à laquelle Gaston avait fait allusion. Si douloureux que fût encore pour elle le souvenir de son aïeul, elle imposa silence à ses regrets et recommença à sortir avec son mari. Hélas! un autre deuil devait survenir; les pressentiments de M. Clairvaux ne l'avaient point trompé : par une belle et joyeuse matinée de mai on le trouva étendu dans sa chambre, frappé de paralysie et privé de connaissance. Son agonie dura deux jours. Il recouvra imparfaitement la parole, put dire quelques mots à sa femme et répondre aux exhortations du prêtre appelé à son chevet. Un instant, on espéra qu'il reviendrait à la vie; mais sa constitution, minée par un effort intellectuel exagéré, ne devait point triompher du mal.

Louisa l'aimait autant que peut aimer une nature égoïste et superficielle; sa sensibilité nerveuse fut si violemment ébranlée qu'on dut l'emmener, à demi folle de désespoir, de la chambre où se mourait son mari.

Hermine, elle, y demeura jusqu'au bout, soutenant de ses prières et de ses tendres paroles la dernière lutte de cette pauvre âme. Une expression de paix se répandit sur le visage pâle du

moribond, et, la regardant de ses yeux presque voilés, il murmura cette parole, faible comme un souffle : *Speranza!*...

Oui, elle l'avait mené à travers ce sombre et dernier passage, lui montrant la lumière de la maison paternelle, cette patrie à laquelle il avait si peu songé, mais où Dieu allait l'accueillir, lui, ouvrier de la dernière heure, pour une larme de repentir et un sacrifice suprême, accepté avec résignation...

Louisa était restée en proie à une affection nerveuse dont nul traitement ne put triompher. Les médecins eurent recours à un changement de scène, et elle demanda en pleurant à Hermine de l'accompagner aux eaux.

Si madame de Dommerre redoutait maintenant une chose au monde, c'était de quitter son mari et de lui laisser des loisirs dangereux. Mais le peu d'affection même qu'elle sentait pour sa belle-sœur l'empêcha de refuser sa prière : sa conscience délicate, si sévère pour elle-même, eût craint de céder, en restant à Paris, à un sentiment d'égoïsme ou de rancune.

Il est cruel de se trouver placé entre deux devoirs, et d'avoir à discerner lequel est le plus pressant. La santé de Louisa étant gravement compromise, elle crut agir pour le mieux en l'accompagnant.

Elle partit, le cœur agité par mille craintes, et ne réussissant qu'avec peine à cacher ses angoisses à sa belle-sœur. Celle-ci lui rendait sa tâche pénible; elle n'était pas de ces natures élevées que le chagrin rend meilleures et plus douces; l'amertume et l'inquiétude dont son âme était pleine, elle les déversait sans ménagements sur ceux qui l'entouraient.

Quand elles revinrent à Paris, une autre épreuve attendait la pauvre Hermine. Henry, sans l'avoir consultée, et cédant aux instances de sa sœur, prenait la suite des affaires de Gaston, un commis très expérimenté et vieilli dans la maison devant conduire en réalité des opérations si nouvelles pour le jeune peintre.

X

JOURNAL D'HERMINE

(Six ans après.)

Paris, mai 18...

Les mois ou les années s'écoulent entre ces pages. Pendant ce long intervalle, j'ai eu des joies et des souffrances; j'ai su, par mille émotions diverses, ce que c'est que de vivre...

Le plus vif de mes bonheurs a été la naissance d'un fils. Cependant des larmes ont accompagné cette douce bienvenue : le cher ange m'a ravi la

santé, et je ne suis plus, hélas ! la compagne infatigable capable de suivre Henry en tout lieu pour l'arrêter, par un regard ou une parole, sur des pentes dangereuses. Lui est trop jeune pour s'enchaîner à ce foyer qu'il n'a jamais aimé d'un amour exclusif, même aux jours les plus doux de notre union, et qui n'a pu tout à fait combler ses aspirations... Cependant, la vue de ce cher petit a plus d'une fois amené à son esprit des réflexions sérieuses. Une si grande et si douce responsabilité pèse maintenant sur nous !

Henry est brouillé avec sa sœur... Elle n'a pu obtenir de lui la somme de travail qu'elle exigeait du pauvre Gaston, et non seulement leur association commerciale s'est rompue à la suite d'entreprises désastreuses, dues à l'imprudence de mon mari, mais encore tous leurs rapports affectueux ont pris fin. J'en ai souffert ; Louisa n'a jamais été pour moi une véritable sœur, mais la bonne harmonie dans les familles m'a toujours semblé le plus grand des biens ; puis, les enfants me manquent beaucoup... Leur mère a repris sa vie mondaine ; quant à eux, je les rencontre parfois. Ils m'embrassent avec effusion, admirent leur petit cousin, et m'adressent des questions embarrassantes, hélas ! car ces cœurs innocents ne doivent pas connaître ce qui peut diviser des frères...

« Pourquoi ne viens-tu plus chez maman, tante Hermine ? Et pourquoi as-tu quitté notre maison ? Est-ce que nous ne pouvons plus aller voir peindre l'oncle Henry et jouer avec René ? »

J'ai essayé de renouer le lien brisé entre Louisa et nous, mais Henry lui a fait subir des pertes d'argent, et c'est là, pour elle, un motif d'invincible rancune.

Nous avons dû opérer des réformes... Hélas ! dès ce fatal voyage qui a suivi la mort de Gaston, Henry s'était remis à jouer... J'ai fait maint sacrifice ; il avait d'abord paru touché de ce qu'il appelait ma générosité — ah ! elle m'était facile, je l'aime tant ! — et il m'avait fait alors des promesses qu'il n'a pas toujours tenues depuis.

Je vis dans une atmosphère d'orages ; — faiblesses, rechutes, remords, voilà l'histoire de cette dernière période. En ce moment, il se produit une accalmie dans mon ciel sombre et tourmenté. Mais que de luttes !... Henry néglige ses pinceaux, il voyage, il s'amuse, en un mot il m'échappe.

Que fait-il au loin, dans ces villes d'eaux si dangereuses ? Depuis qu'il a manié de grosses sommes dans la maison d'affaires de Louisa, il est pris de la fureur du jeu sous toutes ses formes : jeux de bourse, jeux de hasard... Je m'attends sans cesse à une catastrophe.

Quand il revient, il nous témoigne, à mon fils et à moi, une réelle affection. Je retrouve pour un instant le reflet vif et chaud des anciens jours... Hélas ! s'il m'aime encore, l'influence de Gaston n'est plus là pour enrayer les caprices de sa vie,

gaspillée aux hasards, et aucun frein religieux n'arrête cette imagination dans ses écarts et sa soif d'émotions malsaines ! Je me fais joyeuse, aimable, c'est en vain ; le logis, où ne le retient plus l'espèce d'autorité qui pesait jadis sur son esprit mobile, le lasse promptement, et il oublie dans la fièvre du jeu les soucis d'argent qui commencent à nous accabler.

J'ai à peine le temps de prier... Nous avons restreint notre personnel domestique, je travaille de mes mains, et quand je veux me recueillir devant Dieu, mon cerveau aride et fatigué enfanter des chiffres désespérants ou des images terribles, et ne peut se plier aux saintes méditations. Je me dis que le Maître miséricordieux que je sers se contente de ces efforts et des souffrances que je lui présente d'un cœur brisé. Combien la vie est lourde ! Ah ! sans la religion qui soutient chacun de mes pas, j'aurais depuis longtemps succombé sous mon fardeau !

Décembre 18...

Un abîme que j'essaie en vain de franchir se creuse entre nous, et notre ruine s'accomplit sûrement, infailliblement, sans que ma voix soit écoutée... Je viens, pour payer une dette pressante, de me résigner au plus cruel des sacrifices : j'ai vendu la maison où j'ai été élevée... Après les souffrances que j'ai endurées, je ne croyais pas être si sensible à une peine de ce genre. Mais quand notre vieux notaire m'a écrit une lettre où perçait une surprise révoltée, me suppliant de réfléchir, de compter les siècles qui se sont écoulés depuis qu'un Kergoat fit bâtir cette demeure, de songer à l'espèce de profanation qu'il y aurait à vendre ces murs vénérables et tant aimés jadis... Oh ! mon cœur s'est brisé, et j'ai versé des larmes d'une amertume inénarrable.

Hier, c'a été un autre chagrin : Henry, à court d'argent, a vendu la *Speranza*.

Ah ! quelle existence tourmentée a été mon lot !... Des sourires plaqués sur des tristesses, un luxe menteur masquant les dettes, les privations, la misère, cette misère des gens bien nés qui est peut-être plus navrante que l'autre, — et au foyer, l'abandon, — l'abandon après tant d'amour, la disette du cœur après l'abondance...

Combien de nuits l'ai-je attendu dans l'espoir de toucher son cœur, — non par mes plaintes, il n'en a jamais entendu, mais par une patiente douceur !... Et comment décrire l'amertume de ces veilles, quand les bruits de la rue mouraient un à un au-dessous de moi, quand les fenêtres éclairées rentraient peu à peu dans l'ombre, et quand, la respiration de mon enfant endormi frappant seule mon oreille, je songeais avec angoisse à l'avenir de ce cher ange, qui aurait pu être si doux et si brillant ! Souvent Henry ne rentre pas... Il s'oublie jusqu'à l'aube devant ces cartes fatales, à ce cercle qui est devenu pour

moi un sujet de terreur. Et quand il revient enfin, c'est encore une nouvelle angoisse; il faut lire sur son front fatigué ou dans son regard fiévreux... Parfois — rarement, — j'y vois une joie qui me semble plus horrible que la tristesse; le plus souvent, je lui arrache, à force de patience et d'affection, un secret douloureux... Puis, le reste de la nuit se passe à chercher le moyen, de plus en plus difficile, de combler un abîme qui s'élargit chaque jour.

Janvier 18...

Tout est fini... Et mes plus sombres prévisions sont dépassées... O mon Dieu, comment un cœur de chair peut-il soutenir ce poids de honte suprême!... Je veux me résigner, et il me semble qu'il m'écrase....

Hier, Henry n'est pas revenu. Qu'était-il arrivé? Avait-il mis fin à ses jours dans un moment de désespoir? Quelle catastrophe pouvait être survenue? Une longue journée se passa. Je n'osais pas même m'informer de lui, car d'affreux soupçons s'emparaient malgré moi de mon esprit.

Ce matin, on m'apporta un billet presque illisible, sans signature, confié à je ne sais quelles mains.

« Hermine, si je ne me tue pas, c'est que je recule devant l'idée de vous causer cette dernière douleur, à vous qui croyez à une autre vie. Je pars... Quand vous lirez ces lignes, il y aura déjà entre nous une distance qu'accroîtra chaque minute, mais qui ne sera jamais assez grande pour éloigner d'une pieuse et dévouée créature comme vous un misérable qui n'est plus digne que de mépris... Dans une heure de folie, je me suis déshonoré... J'ai joué sur parole, et j'ai perdu... Je n'avais plus rien, j'ai signé un bon sur la maison de commerce de Louisa... Elle a refusé de faire honneur à mon nom, elle m'a repoussé, accablé de son mépris, et maintenant je suis... Oh! Hermine, l'homme à qui je dois peut déposer contre moi une plainte en... escroquerie!... J'ai la sueur au front en écrivant ce mot, et, pour mon châtement, je comprends mieux que jamais ce qu'est l'honneur... l'honneur que j'ai perdu!... Je ne réclame de vous qu'un mot de pitié et, s'il se peut, de pardon... Une lettre, une seule, une dernière lettre, au nom des jours qui ne peuvent revenir, au nom de l'enfant que nous aimons tous deux, et vous n'entendrez plus parler du malheureux qui vous a voués à la honte et qui ne souhaite plus que le repos de la mort!... »

Je pars pour New-York... Chaque jour j'irai demander si une lettre est venue de France pour moi... Si je reçois votre pardon, il me semble que les douleurs de l'exil et les tortures du remords seront moins cruelles... Ah! Hermine, ma femme méconnue et cependant toujours chère, souvenez-vous que je vous appelais *Speranza!*... »

Dire ce que j'ai ressenti en lisant cette lettre

aux caractères tourmentés, au style incohérent, ce serait impossible... Il est des tortures que la plume ne peut rendre...

Ma première pensée a été pour mon fils... O mon innocent enfant, destiné à courber ta petite tête joyeuse sous la honte de ton père!...

Tout croule autour de moi... Il me semble qu'il n'y a plus au monde qu'une croix immense contre laquelle se presse ma chair palpitante, et que mon cœur essaye d'embrasser... Le malheureux!... Ah! si je ne craignais d'offenser Celui dont je dois adorer la volonté suprême, moi aussi je demanderais la mort!

Seigneur, Seigneur, je crie vers vous du fond de cet abîme!...

Paris, mars 18...

J'ai été très malade... J'ai cru trouver ce repos suprême que j'enviais malgré moi, mais Dieu m'a rattachée à la vie par un double devoir: j'ai un fils, — et le malheureux de là-bas m'attend.

Que pouvais-je faire? Devait-il rester seul, livré à son désespoir et à ses défaillances?... Je lui ai écrit, non un mot de pitié, mais un mot de tendresse, et il sait maintenant que je vais le rejoindre.

Oh!... j'ai menti!... Je lui ai dit que je l'aimais, et tout mon cœur se soulève à la pensée de revoir celui qui a déshonoré le nom de son enfant, celui qui a mérité cette sanglante épithète d'*escroc*... Oh! mon pauvre grand-père, qui m'avez appris à être fière d'un passé d'honneur et de noblesse, je bénis Dieu qui vous a rappelé avant ce jour!... Moi, la femme d'un *escroc*!...

Et il faudra mettre ma main dans la sienne, prononcer familièrement son nom, sentir, comme un stigmate sur mon front, son baiser détesté!...

La femme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son mari... Voilà ce que je me répète; devant Dieu, qui me soutient, je cloue mon cœur à cette honte, à ce pilori, à... oh! pardon, Seigneur! j'allais dire à cette haine!... En suis-je là? Vais-je haïr celui que je dois consoler?

Il est mon mari, il a besoin de moi... — C'est là, me dit la religieuse qui m'a soignée, un de ces devoirs qui ne sont offerts qu'aux âmes d'élite...

Hélas! hélas! j'ai bu la lie des douleurs humaines, et je ne me soutiens que par un miracle... C'est un miracle que je vive, un miracle que je parte...

XI.

C'en était fait. Dieu avait soutenu madame de Dommerre dans le vide effrayant qu'avait produit autour d'elle l'écroulement de toutes ses espérances... Pressant son fils contre elle, au milieu de la foule indifférente qui encombrait le paquebot, elle sentit tout à coup un calme étrange

et plein de douceur, non pas cette espèce de stупeur sans larmes qui suit les grandes secousses, mais un sentiment de tranquille résignation. Elle se tenait à l'écart des étrangers qui l'environnaient : son âme avait besoin de solitude et de silence, et, à mesure que les côtes de France fuyaient à ses yeux, rassérénée par la pensée du devoir accompli, elle se préparait doucement à poursuivre jusqu'au bout sa tâche austère. Les frémissements de son cœur s'apaisaient en face de la solennelle immensité qu'elle contemplait sans lassitude. « Les cieux racontent la gloire de Dieu. » La mer en parle aussi, de sa grande voix éloquente, et à la jouissance de ce spectacle s'ajoutait pour elle le bien-être des brises puissantes et saines qui semblaient ranimer ses forces épuisées.

Qu'allait-elle trouver là-bas, dans ce pays inconnu où s'écoulerait sans doute le reste de son existence ? Quels sentiments allait-elle éprouver à la vue de son mari ? Comment vivraient-ils ?

Elle se posait toutes ses questions sans trouble, se confiant en Celui qui suspend les étoiles dans le ciel sans limites, qui enferme dans leurs abîmes insondables les eaux mugissantes, et qui ne dédaigne pas de donner sa pâture au faible oiseau, sa robe satinée au lis des champs...

Le paquebot courait rapidement sur les vagues, laissant après lui un sillage argenté. Le petit René, surpris et charmé d'un spectacle si nouveau, garda longtemps le silence, comme si ces émotions grandioses trouvaient dans son âme un écho précoce ; mais lorsque ses yeux furent accoutumés au mouvement des flots et au sillage d'écume, il commença à adresser à sa mère ces mille questions auxquelles, dans sa naïve et implicite confiance, il ne doutait pas qu'elle ne répondît victorieusement. Tout était pour lui un sujet de ravissement : les oiseaux de mer qui, près des côtes, passaient au-dessus de sa tête ; la foule bigarrée rassemblée sur le pont, et surtout un Chinois et un Turc dont l'aspect provoquait des demandes sans fin. Quelques passagers s'approchèrent, souriant de la vivacité de l'enfant, et s'amusant de ses réparties. Une jeune femme blonde et rose poussa tout à coup une exclamation et s'approcha de la mère.

« Madame de Dommerre !... Est-il possible ?... Quel bonheur de vous retrouver !... »

Elle s'arrêta soudain, et jeta un regard timide sur la toilette foncée, très simple et légèrement fanée que portait Hermine, puis elle reprit d'un ton affectueux :

« Avez-vous oublié Rosa Stanton ?... Je suis maintenant si heureuse, madame !... J'ai épousé un marchand irlandais, établi à New-York, et nos affaires prospèrent à tel point que nous avons pu faire une visite à ma sœur Mary. Vous vous rappelez bien ma sœur, n'est-ce pas, madame ? Sa petite Mary-Anne a douze ans main-

tenant, et elle a toujours gardé la jolie poupée que vous lui aviez apportée, ce cher dimanche qui nous avait paru à tous si brillant... Et William va au collège... Chère madame, si j'osais vous demander... M. de Dommerre est... bien ?

— Nous avons été très malheureux, ma bonne Rosa, dit Hermine avec effort. Mon mari est ruiné, et je vais le rejoindre à New-York... »

L'excellente petite Anglaise la regarda avec des yeux pleins de larmes.

« Oh ! madame, nous sommes d'humbles marchands, bien au-dessous de vous, et je crains d'être présomptueuse en vous offrant nos services... Cependant, je serais si contente si je pouvais vous être utile et vous faire connaître notre grand New-York... Vous avez été si bonne pour moi quand j'étais malheureuse !... »

Une courte lutte se livra dans le cœur d'Hermine, mais elle dit bientôt d'un ton calme :

« Je ne serai pas assez orgueilleuse pour refuser votre aide, Rosa... Notre situation est très précaire, nous devons travailler, et si vous pouvez trouver pour moi une occupation, je vous serai reconnaissante... »

Mistress Mac-Gregy, pour toute réponse, l'embrassa en pleurant, et fit signe à son mari de venir les rejoindre. C'était un grand et robuste jeune homme, à l'air gai et ouvert, qui fut tout près de pleurer aussi en apprenant que cette dame pâle et triste était celle qui avait consolé le pauvre petit cœur solitaire de sa Rosa.

Hermine fut heureuse de trouver ces humbles amis. René les avait pris en affection ; Rosa lui racontait chaque jour, sans qu'il s'en lassât jamais, l'histoire de la jeune institutrice durement traitée et de la pauvre maman qui était venue de si loin voir ses petits neveux. M. Mac-Gregy s'occupait de madame de Dommerre avec une sollicitude aussi discrète qu'en eût pu montrer un grand seigneur. Ainsi Hermine retrouvait, comme un fruit rafraîchissant, la petite semence de bonté qu'elle avait jetée jadis sur son chemin, et les heures de ce voyage passèrent pour elle plus vite et plus doucement.

Le dixième jour, le paquebot entra en rade de New-York.

XII

Le cœur de madame de Dommerre battait à se rompre lorsqu'elle mit le pied sur cette terre étrangère, et mille sentiments tumultueux l'agitaient, quand tout à coup René tira sa robe en s'écriant :

« Maman, voici papa ! »

Elle avait redouté ce moment, et prié pour qu'il lui fût donné d'en supporter l'amertume, et de ne pas laisser voir à son mari l'espèce de répulsion qu'il lui inspirait... Mais elle ne connais-

sait pas elle-même les trésors d'abnégation et de générosité que renfermait son cœur...

Elle s'avance au milieu de la multitude tourbillonnante qui la grise de son bruit après le calme du voyage... Elle le voit de loin, agitant son mouchoir, pâle, maigre, prématurément vieilli...

Son cœur fidèle s'est fondu en le reconnaissant; elle ne songe à chercher sur son front aucune empreinte de honte; elle a retrouvé son mari, la joie de sa jeunesse disparue, le père de son enfant, le devoir de sa vie; — elle a pleuré sur sa poitrine, le baiser qu'elle lui a donné était plein de tendresse, et quand il a voulu prononcer le mot de pardon, elle a pu lui fermer la bouche en lui disant, dans toute la sincérité de son cœur, qu'elle l'aime toujours...

Oui, elle l'aime; seulement, il s'est glissé dans sa tendresse un sentiment de protection, tel qu'une mère peut en éprouver pour son enfant défaillant et blessé.

Cependant, il faut vivre, — vivre, et gagner de l'argent pour acquitter la honteuse, la fatale dette de jeu... Voilà l'espoir qu'elle offre à Henry, le but qu'elle lui présente...

Avec quelle force d'âme elle lui cache ses propres amertumes et les mille froissements de leur situation incertaine! Élevée dans un milieu délicat et opulent, elle a certes souffert de la pauvreté qui a été son partage pendant ces dernières années; mais dans cette pauvreté, décente et cachée, il lui restait un foyer... Un sentiment de répugnance et d'invincible tristesse la saisit dans le misérable hôtel garni où son mari l'a conduite, et où elle ne peut asseoir sa vie ni contracter d'habitudes. Ah! les épreuves ne sont pas finies! Les soucis deviennent de plus en plus pressants, et Henry n'est guère propre à remplir les emplois que mistress Mac-Gregy s'efforce de lui procurer. Il a essayé de peindre, de faire au moins des portraits, mais un terrible ébranlement nerveux fait trembler le pinceau entre ses doigts, et Hermine craint qu'il ne retrouve jamais cette sûreté de touche ni même ce calme d'esprit indispensables à toute manifestation de l'art... Et pour la moindre place à remplir, on lui demande des références... Il rentre chaque soir, sombre, découragé; c'est une dure tâche de lui donner de l'espoir, de ranimer sa force défaillante. Le petit garçon le distrait un instant, mais quand il s'est endormi, Henry cache sa tête dans ses mains et s'abandonne au regret irrémédiable du passé... Sa femme s'approche alors; elle lui parle doucement, et le transportant par la magie des souvenirs hors de cette chambre sombre, elle évoque les jours radieux de leur jeunesse, et les joies qui, en s'envolant, ont du moins laissé un parfum suave et réconfortant.

« Ah! s'écria-t-il en pleurant, j'avais compris ce que vous seriez un jour, quand je

dessinai votre figure enfantine, et que je vous parlai d'idéal!... Cette calme après-midi d'automne a été la bénédiction de ma vie; Dieu avait permis que votre image s'incrût, douce et attendrie, dans mon cœur, pour devenir plus tard celle d'une femme aimée et vénérée... Mais si cette rencontre a produit pour moi des fruits de salut, elle a été fatale pour vous, pauvre enfant innocente dont j'ai brisé le cœur et l'existence...

— Non, je la bénirai aussi, Henry!... Certes, j'ai souffert; mais, ô mon ami, une autre vous eût-elle aimé comme moi?... Bannissez ces tristes souvenirs... Il y a dans notre passé assez de joies radieuses, et dans notre présent assez d'affection pour compenser les larmes que j'ai répandues... Ayez confiance; la vie nous réserve encore des jours heureux, et nous ferons de notre cher René un travailleur et un homme de cœur... »

Un secours inattendu vint cependant ranimer le courage de madame de Dommerre, qui se sentait parfois faiblir. Les Mac-Gregy lui trouvèrent des leçons avantageusement rétribuées. Ils agissaient de passer chaque jour plusieurs heures dans la maison d'un riche négociant pour apprendre le français à ses filles. Le petit René fut placé dans une école, et Hermine, munie de plusieurs lettres de recommandation que ses amis lui avait fait obtenir en quittant la France, commença ce nouveau labeur.

XIII

(Journal.)

New-York, octobre 18...

Il y a huit jours, mistress Wigh m'a questionnée au sujet de la tristesse que j'essayais en vain de dominer. Hélas! comment n'aurais-je pas été triste? Henry était encore rentré la veille si profondément découragé et rebuté par tant d'échecs et d'humiliations!

« Amenez votre mari à M. Wigh, dit-elle vivement, il le prendra dans ses bureaux. »

Cette femme est bonne. Quelque chose d'irrésistible me poussa à lui avouer en partie nos malheurs. Elle m'embrassa en pleurant, disant qu'elle m'aimait déjà, mais que maintenant elle m'admirait, et elle me promit pour le lendemain une solution heureuse.

Le lendemain, en effet, elle me conduisit près de son mari. C'est un homme froid, réservé, bref dans ses paroles, et je me sentais toute tremblante.

« Madame, me dit-il, je veux mettre votre mari à même de payer ses dettes... A cause de vous, je vais lui avancer l'argent nécessaire à l'acquisition d'un terrain dans l'Ouest et à un établissement agricole. Je lui procurerai un homme entendu, propre à créer des entreprises

de ce genre, et vous me rembourserez quand le succès aura couronné vos efforts. »

Ah ! comme on trouve des cœurs généreux en ce monde !... Je ne pus rien répondre, je pleurais trop.

Nous quittons New-York pour ces solitudes où nous devons, plus que jamais, nous suffire à nous-mêmes, mais où Henri pourra déployer son activité loin de toute dangereuse tentation, et où sa santé reprendra une nouvelle vigueur, je l'espère... Maintenant, j'ai foi en lui... Aucune influence funeste ne l'éloigne de moi, et, quand il se sentira relevé par le travail, il retrouvera, les nobles pensées, les pures aspirations et la foi reconfortante de sa jeunesse...

New-York, octobre 18...

Notre départ a été retardé par un événement aussi douloureux qu'inattendu... Louisa a succombé à une maladie de cœur, à laquelle n'étaient pas étrangères les épreuves qu'elle a eues à supporter... Les affaires dont elle avait gardé la direction, ou plutôt dans lesquelles était intéressée sa fortune, périllicitaient depuis longtemps, sans qu'elle eût le courage de réaliser le peu qui lui restait, et de réduire ses folles dépenses. Une catastrophe financière vient d'entraîner la chute de sa maison, et elle est morte peu après, laissant ses enfants presque pauvres... Elle me les confie et m'écrit une lettre navrante... Ah ! elle a eu raison de compter sur moi, et mon cœur s'élargira pour recevoir ces chers orphelins, que j'attends impatiemment pour en faire les compagnons de mon cher René... J'aurais voulu être près de cette pauvre mère et rassurer ses inquiétudes suprêmes... Depuis longtemps je lui ai pardonné la part qu'elle a eue dans mes infortunes, et cette influence fatale qui a détaché jadis Henry de son foyer...

« Vous voyez, vous êtes l'espérance et le refuge de tous ! » m'a dit Henry avec émotion.

« Dieu est bon de m'avoir doané ce rôle. »

Stamphill, mai 18...

J'écris rarement... Quand on souffre, on a be-

soin de s'épancher ; mais ma vie, grâce au ciel, est calme et heureuse.

Lorsque mes yeux d'enfant contemplaient nos grèves bretonnes et nos campagnes un peu arides, j'étais bien loin de prévoir l'avenir, et de me représenter ce paysage splendide du Nouveau Monde où je devais trouver une seconde patrie.

La paix dont j'y jouis, le bonheur de mon mari, une existence active et occupée me font aimer ce pays où Dieu a jeté à profusion des trésors de beauté et d'abondance... Notre établissement prospère, nous nous sommes depuis longtemps acquittés de toutes nos dettes, et dans deux ans, Robert et René reviendront de leur pension pour aider Henry dans ses travaux, et remplacer à notre foyer la chère Jeanne, fiancée à l'un de nos voisins.

Ainsi, les années s'écoulent, et nos vies, à mon mari et à moi, ont atteint leur maturité... Nous aimons à nous recueillir et à sentir ensemble la force de ce lien qui nous unit désormais... Nous essayons de songer à cet autre monde, vers lequel nous nous acheminons maintenant, appuyés l'un sur l'autre, au milieu des joies les plus pures et du calme le plus profond qu'il puisse nous être donné de goûter ici-bas.

Hier soir, nous étions assis près de notre porte... Henry venait d'exprimer le regret de ne plus peindre : cette nature merveilleuse, la rivière promenant à travers la prairie ses flots argentés, le groupe d'érables immenses qui abritent notre maison, les moissons qui mûrissent autour de nous, et ce sentiment solennel de la solitude et de l'immensité firent tomber le livre qu'il tenait à la main, et nous restâmes immobiles, unis dans une même pensée d'admiration et de tendre gratitude. Le soleil descendait à l'horizon, laissant dans l'ombre le sol inégal et verdoyant de la prairie, et colorant de teintes de pourpre les nuages légers qui flottaient au ciel.

« Hermine, me dit tout à coup Henry d'une voix tremblante, n'avais-je pas raison le jour où j'ai donné à l'espérance les traits familiers, le visage béni d'une femme aimante ?... »

M. MARYAN.

LA PIÈCE D'OR

I

La soirée était froide et humide : dans les rues, il y avait de la neige, de cette neige particulière à Londres, demi fendue, piétinée et mélangée de

boue. Je n'avais eu garde de l'oublier, cette vieille neige : bien que je ne l'eusse pas vue de puis quinze ans, je la retrouvais telle qu'autrefois, formant mille ornières sur la chaussée, envahissant jusqu'au trottoir. Arrivé depuis peu d'heures

de l'Amérique du Sud par la voie de Southampton, j'étais descendu à l'hôtel, et d'une fenêtre de cet hôtel, je regardais, d'un air sombre, le mouvement de la rue, tout en m'efforçant de me persuader que la joie d'en avoir fini avec la vie errante et de rentrer dans mon pays natal, débordait de mon âme.

Bientôt je me mis à tisonner; ma vie passée avec toutes ses épreuves se déroula devant moi. Je revis ma première jeunesse remplie d'amertume par le sentiment d'une douloureuse dépendance; je revis mon oncle, un oncle riche, dont l'unique préoccupation était de paraître plus riche encore qu'il n'était, un oncle orgueilleux à qui l'existence d'un neveu pauvre faisait l'effet du plus grand des malheurs, moins parce qu'elle l'obligeait à subvenir aux frais de son éducation et de son entretien, que parce qu'il jugeait d'avance qu'arrivé à l'âge d'homme, ce neveu serait hors d'état de faire honneur au nom; je songeai à l'enthousiasme qui, dans ce temps là, me possédait pour le beau en général, à la tendresse presque féminine que je brûlais de dépenser et qu'à force de railleries, on réussit à éteindre dans mon cœur. Je me rappelai l'air de soulagement non déguisé avec lequel mon oncle accueillit la nouvelle de ma détermination, lorsque je déclarai que j'irais chercher fortune au loin, l'adieu froid de mes cousins, la douleur que j'éprouvai en quittant ma patrie, douleur à peine atténuée par les espérances impatientes qui me consumaient: — la gloire, — la fortune, — dues à mes seuls efforts, voilà les biens après lesquels je courais, pour obtenir enfin de ceux dont j'avais si longtemps essuyé les dédains, la considération qu'ils me refusaient jusqu'ici.

Assis devant le feu, j'allongeai la main vers le cordon de la sonnette et, au premier appel, parut un domestique, un vieillard dont les traits m'étaient connus. Je lui posai quelques questions. De son côté, il se souvenait parfaitement de mon cousin, M. George Rutland qui, bien des années auparavant, avait coutume de descendre dans cet hôtel, lors de ses voyages à Londres. Jamais le vieux Rutland n'avait fait infidélité à la maison; mais M. George, lui, était maintenant un trop grand personnage pour se contenter d'un hôtel de second ordre. La famille venait chaque année en ville au printemps; présentement, elle devait être dans son château du comté de Kent.

Ayant appris tout ce que je désirais savoir, j'écrivis, séance tenante, à mon cousin, la lettre que voici :

« Cher George, tu seras probablement aussi surpris de voir arriver de ma prose, que tu pourrais l'être de recevoir la visite d'un revenant. Quoi qu'il en soit, sachant que j'ai toujours été un propre à rien, tu t'expliqueras peut-être facilement que je n'aie pas eue assez d'esprit pour filer dans l'autre monde. Je me vois forcé, à ma grande

honte, de t'avouer que je reviens sans avoir fait fortune : la malchance hélas ! s'acharne parfois même aux plus laborieux et aux mieux intentionnés. Je suis jeune encore, bien que j'aie perdu les quinze meilleures années de ma vie, et je me sens capable de me vouer à n'importe quelle occupation honorable. En attendant, il ne tarde de te retrouver toi et les tiens. Une longue absence loin du foyer de la famille donne bien du prix à l'étreinte d'une main amie; aussi n'attendrai-je pas ta réponse. Mon intention est de prendre après-demain, le chemin de ta demeure où j'arriverai sans doute vers l'heure du dîner. Je compte, tu le vois, sur ton hospitalité pour quelques semaines... le temps de me reconnaître.

» Ton vieil ami et cousin,

» GUY RUTLAND. »

Je pliai cette missive, la mis sous enveloppe et tout en traçant l'adresse, je me dis avec une certaine satisfaction :

« Enfin, nous allons voir de quelle pâte ils sont faits ! »

Il pouvait être sept heures du soir quand, par un temps de rude gelée, je mis pied à terre devant l'imposante entrée du château de Rutland. De cousin George se précipitant à ma rencontre, il n'y avait pas l'ombre.

« Parbleu, me dis-je, j'ai compté sans le formalisme qui préside à tous les actes de la vie anglaise. Il est là, sous le péristyle, dans le vestibule. »

Au lieu de cousin, je trouvai, sous le péristyle en question, un solennel personnage tout de noir vêtu, qui me reçut avec autant de flegme et d'indifférence que si, depuis le jour de sa naissance, il n'eût fait autre chose, matin et soir. Le vestibule grandiose où il m'avait introduit était absolument désert. Sans doute mon cousin George était dans le salon, causant avec sa femme pour tromper la longueur de l'attente. Mais je n'entrerais pas dans cette pièce officielle, ayant réfléchi que j'avais tout juste le temps de me rendre présentable pour dîner. L'introduit parut être du même avis, puisqu'il offrit de me conduire dans la chambre préparée d'avance à mon intention. Nous marchâmes longtemps avant de l'atteindre, car elle était dans les combles du château, et, en y pénétrant, je fis involontairement cette remarque :

« Est-il croyable que les logements, même secondaires d'une maison comme celle-ci, manquent à ce point d'élégance ! »

Ma toilette terminée, je descendis l'escalier tout en préparant quelques petits discours affectueux à l'adresse de ma famille.

Je n'ai rien de brillant dans l'esprit, mais parfois je réussis à plaire quand je veux m'en donner la peine; or, dans le cas présent, j'entendais bien faire de mon mieux.

Le salon étant tout au bout de l'immense vestibule où j'avais fait une entrée silencieuse quel-

ques minutes auparavant. j'y pénétrai tout doucement afin de surprendre mon cousin George. Allait-il se jeter à mon cou ou me tendre simplement la main ? Il ne fit ni l'un ni l'autre, et pour une bonne raison... c'est qu'il n'y était pas.

Je jetai un regard autour de moi et je constatai, dans le salon, une profonde obscurité ; rien de plus... Si vraiment, il y avait quelque chose de plus ! Au coin du feu d'où jaillissait de temps à autre, une lueur rougeâtre, j'entrevis une petite créature toute frêle, plongée dans une bergère ! Cette mignonne personne était une fillette âgée de quinze ou seize ans peut-être, vêtue d'une mauvaise robe courte de laine noire et qui se fatiguait les yeux en lisant à la clarté du foyer. Étendue à demi, renversée en arrière, tandis qu'elle élevait son livre obliquement pour en mieux éclairer les pages, elle couvrait d'un flot de boucles blondes le coussin de velours sur lequel reposait sa tête, avec un abandon indiquant combien peu elle s'attendait à être dérangée.

Son livre l'absorbait tout entière : la porte, à vrai dire, avait tourné sans bruit sur ses gonds, et le salon était extraordinairement spacieux. Toujours est-il qu'il me fallut tousser pour attirer son attention. Aussitôt elle se redressa vivement, l'air inquiet, et laissa tomber son livre pour saisir un objet placé à sa portée... une béquille ; puis elle se leva, et, appuyée sur ce triste engin, se tint debout devant moi, toute craintive. La pauvre petite était boiteuse.

Je me fis connaître et son émotion parut se calmer. En personne polie qui veut faire les honneurs de la maison, elle me pria de m'asseoir ; mais ce rôle ne semblait pas lui être familier. Évidemment, elle n'était pas chez elle. — Puis elle ramassa son livre, prit, derrière elle, sur le fauteuil où il était tombé, un filet dans lequel elle emprisonna ses cheveux blonds, en rougissant beaucoup, et ensuite garda constamment une main sur ses béquilles comme si elle se tenait prête à quitter la place.

« Les domestiques auront cru qu'il n'y avait personne, dit-elle, comme désireuse d'expliquer sa présence en ce lieu ; je reste toujours dans l'appartement des enfants, excepté parfois quand tout le monde est sorti et que je suis assurée de me trouver seule au salon. J'aime bien alors venir lire ici.

— M. Rutland est en voyage ? demandai-je.

— Non, mais tout le monde dîne aujourd'hui dans un château du voisinage.

— Vraiment ! Votre père n'a peut-être pas reçu ma lettre ? »

Elle rougit jusqu'aux yeux.

« Je ne suis pas une demoiselle Rutland, fit-elle. J'ai nom Lucy Ray, et je suis orpheline. Mon père était l'ami de M. Rutland qui m'a recueillie par charité. — Ces dernières paroles avaient été prononcées avec un certain tremblement de la lèvre supérieure.

— Je n'ai aucune connaissance de la lettre dont vous parlez, poursuivit-elle. J'ai bien entendu dire que l'on attendait quelqu'un ; je ne croyais pas toutefois que ce fût ce soir, puisqu'ils sont tous partis. »

Le raisonnement est assez juste, pensai-je intérieurement. — Sur ce, je devins rêveur. Si j'étais la personne attendue, on avait donc reçu ma lettre ? — Or, elle contenait des renseignements précis sur le jour et l'heure de mon arrivée. Ah ! George ! Cousin George, me dis-je, vous êtes toujours le même !

» A ce point de mon soliloque, je relevai la tête et rencontrai le regard scrutateur d'une paire de grands yeux bleus fixés sur moi. Ma petite hôtesse du moment m'examinait avec un mélange de curiosité et d'intérêt si expressivement reflétés par sa physionomie qu'il m'était impossible de ne pas le remarquer ; le regard disait clairement : — J'en sais plus long que vous ne pensez, et je vous plains de toute mon âme. Vous arrivez ici ayant au cœur un espoir qui ne se réalisera pas. Bien des déboires vous sont réservés ! Pourquoi aussi êtes-vous venu ? Si j'avais le bonheur de me trouver un jour hors de cette maison, je n'en franchirais certes jamais plus le seuil. Si je connaissais le chemin qui conduit dans le monde d'où vous sortez, je me mettrais bravement en route, fût-ce sur mes béquilles, à l'instant même. Non, je ne passerais pas sous ce toit, une heure de plus !

» Comment un regard pouvait-il exprimer tant de choses ? Je n'entreprendrai pas de l'expliquer. Mais assurément celui de la pauvre fillette disait tout cela, et je lisais sur son visage avec autant de certitude que dans un livre. Peut-être étais-je éclairé, en cette circonstance par une certaine lumière qui était venue poindre jadis dans mon esprit, bien avant que cette enfant fût née ou que George Rutland songeât à devenir propriétaire de ce château. Toujours est-il que certaines conjectures que je faisais, depuis un moment, se transformèrent en certitudes et qu'une profonde sympathie m'attira soudain vers ma jeune compagne.

» Mademoiselle, lui dis-je, que pensez-vous d'un homme qui après avoir passé quinze ans au loin, a l'audace de reparaitre, sans un sou dans sa poche, au milieu des siens ? ne mérite-t-il pas d'être lapidé tout vif ?

— C'est bien ce que j'avais présumé, fit-elle en hochant la tête d'un air réfléchi et en m'adressant un nouveau regard pareil à celui dont elle m'avait déjà gratifié une première fois. J'ai su tout de suite à quoi m'en tenir, quand j'ai vu la chambre où l'on vous mettait. On réserve les beaux appartements aux visiteurs qui doivent venir la semaine prochaine : la maison sera pleine pour Noël. C'est bien fâcheux, ajouta-t-elle, songeuse.

— Qu'est-ce qui est fâcheux ? demandai-je.

— Que vous soyez, comme vous dites, sans un sou dans la poche. Les domestiques s'en apercevront vite et... tenez monsieur, je possède une pièce d'or qui m'a été donnée le jour de ma fête, par la vieille Lady Thornton, si vous voulez l'accepter, vous me feriez grand plaisir. Je n'en ai pas besoin du tout, et vous me la rendrez quand vos affaires seront plus prospères.

Elle dit ceci avec une gravité telle que j'eus toutes les peines du monde à réprimer mon envie de rire. Evidemment cette enfant me prenait sous sa protection, voulant me prémunir contre les humiliations et les déboires qui m'étaient réservés et que mon inexpérience du terrain sur lequel j'allais avoir à manœuvrer, m'empêchait de deviner. Je m'amusais extraordinairement à l'entendre traiter avec ce sérieux, la question de mes affaires pécuniaires et l'envie me prit de pousser plus loin cette complicité que la sympathie avait si rapidement établie entre nous.

— Je vous suis très obligé de votre offre, répondis-je d'un air pénétré, et ne demande pas mieux que d'en profiter. Auriez-vous par hasard cette pièce d'or sous la main ? »

Saisissant aussitôt ses béquilles, ma jeune protectrice disparut en un clin d'œil. L'instant d'après, elle était de retour avec une petite boîte à bonbons qu'elle me remit et où je trouvai en l'ouvrant, la fameuse pièce enveloppée soigneusement dans un papier argenté.

« J'aurais voulu que ce fût davantage, me dit-elle d'un air chagrin, comme j'engouffrais dans ma poche, la boîte avec son contenu, mais il m'arrive si rarement de recevoir de l'argent ! »

Au même instant, le solennel individu qui m'avait reçu à l'arrivée, m'annonça que le dîner était servi. Il était apparemment servi pour moi seul. Les enfants ne dinaient pas à table.

De retour au salon je découvris à mon grand regret que ma petite providence avait disparu.

II

Le lendemain matin à l'heure du déjeuner, je fis connaissance avec toute la famille que je trouvais telle à peu près que je le soupçonnais. Mon cousin George transformé en père noble, était, malgré les quelques paroles de bienvenue singulièrement tièdes d'ailleurs, par lesquels il prétendit manifester sa joie, fort contrarié évidemment de me voir. Sa femme me toisa d'une façon qui pouvait être qualifiée de tout juste polie. Les jeunes personnes me traitèrent avec un sans-gêne du meilleur ton. Il eût fallu être bien peu perspicace pour ne pas comprendre du premier coup le rang où l'on me reléguait. Ma place était marquée au bas bout de la table; j'étais cet être déclassé que l'on appelle un homme sans conséquence.

George prit plaisir pendant les premiers jours à

faire devant moi l'étalage de sa fortune, quitte à me laisser dans mon coin, aussitôt que se présentait un visiteur de quelque importance. Les demoiselles Rutland tolérèrent mon escorte, dans leurs promenades à cheval, jusqu'au jour où elles purent se procurer un cavalier plus sortable. Quant à la maîtresse de la maison, elle cachait à peine le mécontentement que lui faisait éprouver la perspective d'avoir à m'héberger indéfiniment. La vérité était que, nouveaux venus dans le grand monde, parmi lequel ils s'étaient lancés, les Rutland trouvaient un médiocre plaisir à voir tomber tout à coup, au milieu d'eux, un pauvre diable qui les traitait de cousin et semblait se croire chez lui. Pour moi, bien que rien ne m'échappât de toutes ces nuances, il me convenait d'avoir l'air de ne rien voir : je prenais mes aises, je laissais passer sans sourciller les lardons et les dédains, feignant de me croire l'hôte chéri de la maison, je me montrais, en toute occasion, aimable autant qu'heureux. De ce que tant de bassesse apparente me valut un redoublement de mauvais procédés, je n'avais certes pas le droit de me plaindre. Je ne me plaignais pas non plus, acceptant cela, comme le reste, étalant à tous les yeux le visage plate-ment épanoui du parasite satisfait de son sort. Le nuage qui avait obscurci mon front aux premières heures de mon arrivée à Londres, s'était totalement dissipé. — Comment ne me serais-je pas senti heureux, entouré comme je l'étais, d'excellents parents qui m'avaient si généreusement reçu sous leur toit ?...

Je n'avais pas tardé à reconnaître que les invités jouissaient au château de Rutland d'une certaine liberté dans le choix de leurs distractions, dans l'emploi de leur temps, et je m'étais empressé d'en profiter pour vivre à ma guise. Ne trouvant pas toujours bon accueil au salon, je mis en œuvre des ruses dignes d'un sauvage, pour me faire accorder libre entrée chez les enfants, dans cet appartement où grandissaient cinq ou six jeunes rameaux de l'arbre généalogique des Rutland. A partir d'une certaine heure de l'après-midi, aucun membre de la famille n'eût songé à se transporter dans ces lointains parages. Cinq heures, le moment du dîner des enfants, était pour moi l'heure la plus agréable de la journée. La nourrice-gouvernante était une respectable personne qui savait apprécier les petits cadeaux, et sur ce chapitre, ne demandait conseil qu'à sa propre sagesse. Quant aux enfants, ils étaient les plus insupportables que l'on pût imaginer, de vraies petites pestes malfaisantes et incapables de rien respecter. Ils avaient néanmoins conçu pour moi une demi-affection, parce que j'apportais de temps en temps, dans leur antre, les menues emplettes faites, au cours de mes promenades solitaires, telles que livres d'images, poupées, ménages, bonbons, toutes choses achetées, vous le comprenez, grâce aux vingt francs

de Lucy. Pauvre Lucy ! Je le lui donnai à entendre, un soir qu'elle assistait à la distribution, et elle me répondit par un hochement de tête tout à fait approbateur. Elle trouvait que je tirais un excellent parti du pécule mis par elle à ma disposition. Que de petites folies cette pièce de vingt francs ne couvrit-elle pas !

Si mon séjour au château de Rutland était émaillé de nombreux désagréments, la situation de Lucy Ray, dans ce même lieu, était tout simplement intolérable.

A pareille épreuve, un caractère moins bien trempé aurait pu se fausser, une nature moins délicate se serait gâtée. Les domestiques affectaient de ne pas s'inquiéter d'elle, les enfants la tyrannisaient à plaisir, passant sur elle leur mauvaise humeur, ne lui épargnant ni les coups ni les injures, exigeant avec cela de leur souffredouleur tous les services du monde.

La nourrice seule témoignait un peu de pitié à l'orpheline, et l'arrachait parfois aux griffes qui la tourmentaient, quand elle pouvait le faire sans danger pour elle-même. Malheureusement il ne lui était pas permis d'user envers ces chérubins de l'unique argument qui leur eût fait entendre raison. Quant aux filles aînées, la vue de Lucy, son nom même suffisait à les jeter hors des gonds.

« Quel sera le lot de cette créature ? entendis-je un jour madame Rutland dire à l'une de ces demoiselles : Sans son infirmité, on verrait à lui faire gagner son pain, mais, telle qu'elle est... »

Un mouvement d'épaules significatif et certain jeu de physionomie, où l'on sentait le fiel prêt à déborder, complétèrent trop bien cette phrase inachevée.

Lucy endurait tout cela sans bouderie ni révolte. Sous sa méchante robe noire, usée jusqu'à la corde, battait un vaillant petit cœur, résolu à tout endurer. Elle souffrait en silence et avec dignité : jamais l'expression grave et sereine répandue sur son visage ne se démentit, et toujours ses manières restèrent également éloignées de la soumission servile et de la protestation indignée. Elle subissait son sort, voilà le mot. Ses grands yeux, où se lisait une patience angélique ; sa bouche, close, d'un dessin si ferme, semblaient dire : « Quoi que je souffre, quels que soient mes combats intérieurs, je ne murmurerai pas, la reconnaissance me le

défend. Si l'hospitalité que je reçois ici est pesante, du moins lui dois-je d'être préservée de bien des maux ; je dois donc me taire.

Deux ou trois jours après notre première entrevue, le hasard me remit en présence de ma petite bienfaitrice. Nous nous rencontrâmes brusquement entre deux haies, au détour d'un sentier, situé derrière la maison, par delà les parterres, les jardins potagers, et toutes les dépendances diverses de la propriété. Ce sentier conduisait à une grande prairie, au bout de laquelle se dressait une colline boisée, dont le versant était baigné par une jolie rivière. C'était là que Lucy allait se promener quand elle voulait se soustraire à la méchanceté des enfants. Pour engager la conversation, je lui parlai de moi, insistant sur ma triste situation, la situation, lui disais-je, la plus critique, la plus désespérante qui se pût concevoir : ma jeune interlocutrice, ajoutant une foi aveugle à mes prétendues confidences, me témoignait tout le temps sa sympathie par d'expressifs mouvements de tête et des petits coups d'œil attendris qu'elle me décochait à la dérobée. Enfin, quand je me tus, elle me donna les conseils que lui dictait sa sagesse, et rentra, préoccupée sans doute de mes malheurs plus que des siens.

A mesure que le temps marchait, les Rutland, entraînés dans le tourbillon des plaisirs de l'hiver, m'abandonnaient de plus en plus. Je recevais bien quelques invitations qu'il m'arrivait de temps à autre d'accepter, mais, généralement, je préférais me tenir à l'écart de gens qui ne me recevaient que par condescendance.

Un système de corruption éhontée m'avait assuré l'accueil le plus favorable de la part de la féroce tribu qui peuplait l'appartement des enfants, et mainte après-midi me vit en promenade le long de la haie du petit sentier, avec Lucy Ray, clopinant à mon côté et m'entretenant de l'air sérieux qui lui était habituel. Toujours, j'avais quelque nouvelle difficulté à lui confier, et toujours elle prenait part à mes embarras, s'efforçant d'y trouver une solution. Un beau jour, elle s'arrêta court, et, frappant la neige de ses béquilles :

« Vous devriez sortir d'ici et aller travailler, s'écria-t-elle. — Si je le pouvais, moi ! »

(Tiré de l'Anglais).

T. B.

(La fin au prochain numéro.)

LES FLEURS

Pourquoi donc nous cueillir de votre main cruelle?
 Demain nous n'aurons plus ni parfums ni couleurs!
 Quand le vif papillon nous effleure de l'aile,
 Quand la rêveuse nuit nous baigne de ses pleurs,
 Dans ces sentiers déserts, ah ! que la vie est belle !
 Laissez-nous vivre encor, disaient les pauvres fleurs.

H. AUDEVAL.

REVUE MUSICALE

L'art et les artistes à Lyon : Étienne Marcel, grand opéra de MM. Louis Gallet et Camille Saint-Saëns, au théâtre de Lyon. — *La Zingarella*, opéra comique ; le *Pain bis*, autre opéra comique, tous deux en un acte.

Une première, à Lyon, est un événement qui marquera dans la vie de la grande cité ouvrière, dont l'aptitude musicale est beaucoup plus développée — dans une certaine classe, — qu'on ne le croit généralement.

Pour ne parler que de l'époque contemporaine, on peut citer bon nombre d'illustrations auxquelles Paris a souvent été flatté d'ouvrir les portes de ses théâtres ou de ses salons.

Les violonistes Baumaun et Boutet, dont le public acclamait les moindres solos avec enthousiasme ; le magique archet de Wattenfeld, ce grand artiste doux et modeste, qui souvent faisait rendre à son violoncelle des sons tellement déchirants, des accents si complètement humains, par la vérité de l'expression, que — nous l'avons vu, — il arrachait des larmes à son auditoire ému. A côté de lui, et comme contraste, on a entendu, pendant de longues années, Georges Hainl, artiste de talent incontestablement, dont l'exécution remplie de fougue et de brio laissait parfois la place à quelques imperfections, mais produisait beaucoup d'effet sur le gros public. Il est mort chef d'orchestre au grand Opéra de Paris.

On peut encore citer la famille des Luigini, qui de père en fils se sont distingués et se distinguent encore sur les instruments de cuivre.

A la tête des pianistes qui ont illustré la cité lyonnaise, nommons d'abord madame Jenny Mongolfier, à la fois femme d'esprit et de talent. Amie de Chopin, elle connaissait tous les secrets de cette musique palpitante, pleine de mystères insaisissables pour ceux qui ne sont pas absolument organisés pour la comprendre. Possédant à un haut degré le respect des classiques, son jeu fin, serré et correct en faisait un des plus remarquables interprètes de son époque.

Parmi les nombreuses élèves formées par ce professeur distingué, aujourd'hui retiré du professorat, madame Pontet nous semble être celle qui mérite le plus de lui être comparée pour la perfection de l'exécution, la délicatesse et le fondu des nuances.

C'est enfin l'art du chant qui a été vaillamment représenté à Lyon par madame Florine Monvielle, dont nous citons récemment les gracieuses compositions. A la fois femme de cœur et de talent, elle fut presque contemporaine des grands chefs de l'école italienne, et elle reste l'une des dernières dépositaires des hautes traditions, et de cette méthode incomparable qui consiste à charmer, à convaincre, à émouvoir, plutôt qu'à étonner par des exercices de haute voltige. Sa manière de phraser, son style large et correct, sa diction

pleine de noblesse et d'ampleur, l'ont placée au premier rang des professeurs de notre époque.

Ne cherchant des effets que dans le côté vrai de l'art, elle fut l'ennemie acharnée des *cris*, avec lesquels beaucoup de chanteurs de ce temps enlèvent le succès. Avant de faire chanter une élève, elle commençait par lui faire une voix; on était saisi d'étonnement en entendant sortir des sons de cloche d'un gosier, qui avait semblé tout d'abord tapissé de mousse.

Les nombreuses élèves passées sous sa férule, pendant près de 30 années de professorat, appartenaient en grande partie à la bonne société de la ville. Aussi, il n'est pas rare de rencontrer une mère et sa fille ayant fait l'une et l'autre une très-complète éducation musicale sous le règne de Madame Mouvielle. Mais cela ne l'a pas empêchée de former de vrais artistes, dans le monde des salons et dans celui des théâtres. On sait que Mademoiselle Marie Dussy, qui a tenu une si honorable place au grand Opéra, fut, depuis l'âge de 5 ans jusqu'à 18, entièrement dirigée dans ses études par cette femme éminente, qui, malgré le poids des ans, conserve encore, vivace et brillante, l'étincelle sacrée en son âme d'artiste. On a entendu aussi aux Italiens de Paris, à Naples, à Ancona, à Bruxelles une de ses brillantes élèves, Mathilde Cambardi, douce et lumineuse étoile, enlevée à la fleur de l'âge et de la gloire lyrique. Elle avait la méthode la plus pure, la voix la plus splendide, la plus riche qu'il fût possible d'entendre; une cloche de l'or le plus fin, du cristal le plus beau ne saurait lui être comparée.

On comprend de reste qu'avec les illustrations locales de cette valeur, le goût musical du public lyonnais se soit peu à peu épuré, et cela explique tout d'abord le choix qu'a fait M. Camille Saint-Saëns de la scène lyrique de cette ville, pour y produire son œuvre nouvelle.

La partition d'*Étienne Marcel* restera, jusqu'à nouvel ordre, l'ouvrage le plus réellement dramatique et théâtral du jeune compositeur. Félicitons-le d'abord, comme nous avons félicité M. Massenet, d'avoir moins accentué ses tendances à l'art Wagnérien; si le public s'y forme un jour le goût, ce ne pourra être qu'en ne le lui administrant qu'à très-petites doses.

Malgré de nombreuses faiblesses à signaler dans le livret de M. Louis Gallet, surtout au point de vue scénique, *Étienne Marcel* n'en a

pas moins obtenu un franc et incontestable succès au point de vue musical.

Ainsi, dans le premier acte, un quatuor, une marche en *mi bémol* et une scène de conspiration ont enthousiasmé le public par le grandiose de la déclamation et la majesté du style. Au second acte, l'air du Dauphin, celui de Béatrix, le duo entre Béatrix et Robert sont de délicieuses inspirations. Le troisième acte renferme des pages de premier ordre et un ravissant ballet de l'effet le plus original.

La grande et magnifique scène du Parvis de Notre-Dame, avec son harmonie grandiose et ses masses chorales si admirablement groupées, arrive un peu sans transition. Ici, le style de plainchant, les hymnes d'église; là, la musique théâtrale dans toute son expression la plus dramatique font de cette page une des plus belles productions de notre époque.

Au quatrième et dernier acte, on remarque un quatuor, un air de ténor et, dans le finale, le retour des motifs de la Conjuración, dont l'effet est des plus inattendus.

C'est surtout par son orchestration de symphoniste distingué que M. Camille Saint-Saëns se révèle comme un profond musicien. Il peut désormais se mesurer avec tout ce que la France possède de compositeurs illustres, car *Étienne Marcel* nous semble le précurseur d'un glorieux avenir.

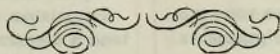
À côté de cette chaude et vaillante musique, il nous reste à citer deux nouvelles pièces représentées à l'Opéra-Comique, qui pâliront d'autant plus qu'elles n'ont qu'une mince valeur. C'est surtout pour la *Zingarella*, un acte de M. J. O'Kelly, que nous émettons cette opinion.

Quant à l'acte de M. Théodore Dubois, le *Pain bis*, livret de MM. Brunswick et de Beauplan, il a obtenu un succès de gaieté et de franc rire, malgré un sujet quelque peu usé.

M. Dubois est un vrai musicien qui a su écrire une musique charmante, originale et fine sur un scénario qui n'était pas à la hauteur de son talent.

Le succès s'en est suivi. Mais sont-ce là des œuvres dignes d'un théâtre comme l'Opéra-Comique, et nos jeunes compositeurs ne feraient-ils pas bien de suivre l'exemple de M. Camille Saint-Saëns pour donner tout de suite leur mesure?

MARIE LASSAVEUR.



CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

« Fais ce que dois, advienne... » C'est facile à dire, vraiment ! mais je voudrais bien voir à ma place l'auteur de cette devise... Faire mon devoir ce matin, ce serait répondre à vingt-cinq, cinquante, cent lettres de la province, les unes spirituelles et charmantes, les autres... moins charmantes et moins spirituelles ; ce serait promettre encore des alphabets comme s'il n'en avait pas plu par averse chez nous depuis deux ou trois ans ! ce serait donner des adresses de couturières, des recettes de cosmétiques, des secrets de beauté, des indications culinaires, etc., etc., etc. Faire mon devoir, ce serait encore répondre avec douceur aux réclamations mal fondées, aux exigences inadmissibles, rester froide devant les flatteuses louanges qui me font rougir d'aise et de reconnaissance, etc...

Quelle multiplicité d'obligations, ma chérie ! quelle avalanche de devoirs !.... Décidément, c'en est trop ; je me révolte contre eux ; je les ajourne et je cède à l'attrait du plaisir, le plaisir de t'écrire. Ma pensée franchit nos rues étroites pour s'élancer en pleine campagne jusqu'à toi, sur l'aile des brises printanières, de ces tièdes brises d'avril qui...

Avril ! avril ! ce mot se détache en grands caractères de plusieurs lettres que j'écarte du doigt ; avril ! et encore avril ! et toujours avril ! Eh bien ! quoi, mademoiselle ? que voulez-vous apprendre sur ce mois que vous ne sachiez déjà ?

Je ne puis, en vérité, prendre l'air pédantesque qui serait de mise pour vous dire :

« Le nom de ce mois vient du latin *aperire*, ouvrir, pour signifier que sa première aube voit ouvrir ses trésors champêtres et sylvestres. Consacré à Vénus par les Romains, il était le deuxième de l'année de Romulus, et comptait trente jours ; réduit à vingt-neuf par Numa, qui prit sans doute conseil d'Égérie à ce sujet, il retrouva ses trente aurores par la volonté de César. Les Grecs en faisaient le mois d'Apollon. »

Ce n'est point cela, n'est-ce pas, que vous me demandiez, mademoiselle ? Quels renseignements réclamez-vous alors ? Ceux-ci, peut-être :

« Les personnes nées sous ce signe (le Taureau) sont ordinairement d'un tempérament sanguin, d'un caractère... »

Mais chut ! quelques-unes d'entre vous, certainement, ont vu leur premier soleil en avril.... ne leur en faisons pas *piquer un*, comme dirait mon jeune voisin, lycéen, plus fort en langue verte qu'en grec ou en latin.

Je préfère vous rappeler que :

« Durant ce mois, il est opportun de terminer vite les travaux horticoles commencés en mars : le sol réclame des labours et de l'engrais ; les massifs, des binages ; les allées, du sable, et les plantations, du paillis. C'est le moment d'éclaircir les semis de mars et d'en faire de nouveaux. En place : les haricots d'Espagne, les volubilis, les capucines, les lupins annuels, les nigelles, les giroflées de Mahon, les campanules, etc. Sur couche : les amarantes, les aubergines blanches, les tomates et les cucurbitacées d'ornement. Il est pressant de mettre en terre les plantes vivaces, excepté les chrysanthèmes ; de séparer les ceilletons d'oreilles d'ours et les bourgeons de dahlia ; de rechausser les touffes isolées et de diviser celles qui ont pris trop d'accroissement ; de commencer la tonte des pelouses et de... »

Mais où m'emportent les souvenirs de mon enfance passée à la campagne, dans la vieille maison entourée d'immenses jardins ? Je parle horticulture à quelques-unes qui possèdent aussi des pelouses, des massifs, des serres, et j'oublie que vous, mes concitoyennes de Paris, vous n'avez, pour la plupart, ni une plate-bande à ensemençer, ni même une caisse à arroser ! Ce n'est pas ce genre de renseignements que vous me demandez sur avril, ce mois prétendu printanier, qui devrait être joli, fleuri, *gentil*, comme disaient les anciens poètes, et qui se dispense trop souvent de toutes gentillesses et de toutes floraisons ! Ce mois qui cause, dans la plus grande partie de son cours, des angoisses aux maîtresses de maison chargées de mener le carême à bonne fin, entre les œufs, les épinards, les haricots et le poisson... d'avril.

Le poisson d'avril ! Encore une *joyeuseté* qui tend à disparaître. Bien qu'on l'accueillît un peu à toutes les sauces, ces sauces-là finissaient quelquefois par tourner à l'aigre, car l'humeur gauloise se montrait peu difficile dans le choix de ses amusements, et si les mystificateurs s'é-

baudissaient de leurs inventions, les mystifiés y trouvaient plus d'un motif d'agacement et de brouille.

Une petite lettre un peu trop parfumée, et dont les fines pattes de mouche demandent une étude toute particulière, me questionne sur l'origine du poisson d'avril. En vérité, mes chères correspondantes me font trop d'honneur; elles s'imaginent feuilleter en moi une encyclopédie vivante. Je vous en prie, mesdemoiselles, et dût même cet aveu me nuire un peu dans votre esprit, persuadez-vous que je ne sais pas tout, et que votre louable curiosité scientifique peut m'embarasser de temps en temps. Cette fois, cependant je crois pouvoir répondre à mademoiselle Lucie de H., que de plus savants que moi, en présence des origines diverses attribuées à l'usage populaire du poisson d'avril, hésiteraient à se prononcer.

En voici une qui rapproche beaucoup de nous cette bizarre coutume :

Un prince lorrain, gardé à vue dans le château de Nancy, par l'ordre de Louis XIII, fut assez heureux, assez adroit, pour s'échapper le premier matin d'avril, en traversant, à l'aide de quelques brasses vigoureuses, la rivière qui le séparait de la liberté. Ses compatriotes, naturellement portés à la plaisanterie, dirent alors que les Français avaient eu un poisson en garde.

Quoi qu'il en soit de cette interprétation, je trouve, moi, que le poisson d'avril est la plus répandue des nourritures..., il se sert, hélas, sur toutes les tables, en toutes les saisons de l'année, à toutes les époques de la vie...

Vous avez cinq ans, petit Paul; un long fétu de paille sort de vos lèvres rieuses; vos joues roses se gonflent pour l'emplir de vent; la bulle de savon s'élance, irisée et légère; vous tendez joyeusement la main pour la saisir et l'arrêter en son vol...; elle est déjà crevée et vous n'embrassez que le vide... poison d'avril!

Vous êtes fier de vos vingt ans, Pierre; l'orgueil de la vie allume vos regards; vous avez foi dans l'amitié qui fait cortège à tous vos plaisirs; vous avez foi dans l'amour qui semble vous sourire au pied même des aulx; vous avez foi dans la gloire qui vous appelle d'en haut... le vent de l'adversité disperse les amis... poisson d'avril! la fiancée, attirée vers un foyer plus heureux, renonce au vôtre... poisson d'avril! la gloire que vous poursuiviez s'évanouit en fumée... poisson d'avril!

Et vous toutes, filles, sœurs et mères qui me lisez, outre le menu fretin qui compose votre ordinaire, ne consommez-vous pas trop souvent de ces grosses et piquantes fritures qui ne sont pas des anguilles de mer mais de venimeuses couleuvres?

Rêves déçus, espoirs trompés, orgueils humiliés, tendresses dédaignées; sacrifices méconnus, tout cela... poissons d'avril! poissons d'avril!

Dans l'éducation actuelle on a supprimé la vache enragée... hélas! cette suppression ne rend

que plus amer, plus déchirant à avaler l'inévitable poisson d'avril!

Quand je dis l'inévitable poisson d'avril, je n'entends pas m'exprimer d'une manière absolue cependant; il est des préservatifs contre ces mets désagréables: une éducation religieuse, des principes solides, la modération des désirs, la simplicité des goûts, l'amour du travail et la force du caractère composent à qui les a, un pain quotidien qui permet d'écarter du repas certaines arêtes... quant aux couleuvres qui dépendent uniquement des circonstances, quant au fiel que n'ont point porté à nos lèvres nos faiblesses, nos torts et nos passions, quant au poison enfin que nos propres mains ne nous ont pas versé, il est un antidote, un seul: la Foi qui donne la résignation, le courage, la force et l'espérance.

Elle illumine pour nous la grande fête qui s'approche, ma Florence, la fête de la Résurrection, la fête de l'Éternelle vie. Dans quelques jours les solennelles volées des cloches l'annonceront au monde chrétien; le triomphant. *O Filii* éclatera joyeux d'un bout de la terre à l'autre et les âmes régénérées reprenant une vie nouvelle, se mettront à refleurir en même temps que la nature rajeunie...

Ce n'est pas seulement dans les basiliques des grandes cités et dans les chapelles des hameaux que la joie rayonnera: les familles dont la Pâques aura rapproché les membres, se livreront à l'allégresse domestique; l'aïeul oubliera ses infirmités, les petits enfants tendront leurs mains vers les œufs de Pâques et...

Mais je m'empresse de prévenir d'autres questions:

On attribue l'usage d'offrir des œufs à Pâques aux Phéniciens qui représentaient par un œuf le divin Créateur de toutes choses! Selon eux, de cet œuf engendré par la nuit, principe universel, était sortie l'humanité.

Des Phéniciens au bon chanoine Schmith, ces œufs de Pâques ont subi sans doute bien des transformations, ma Florence; mais du chanoine Schmith à nous, combien n'ont-ils pas dégénéré! ce mot ne te fera point récrier, toi qui conserves les saines traditions de l'antique simplicité, toi qui vas faire jouer tes enfants avec de vrais œufs de poule teints dans une marmite. Et nous aussi chère amie, nous recevions pareils présents des mains de nos mères; nous les avons admirés, cassés et mangés, c'était le bon temps! Je souhaite aux petites demoiselles qui rêvent de luxueuses surprises sous cette enveloppe autant de plaisirs que nous en éprouvions à n'y trouver que du blanc et du jaune; et je prie leurs mamans d'accepter de mes mains un pauvre œuf, sans artifice de teinture même, sous la coquille duquel se cache cette précieuse devise:

« Simplicité! »

C'est la tienne, chère amie. Regois-en les félicitations de ton affectionnée,

JEANNE.

MOSAÏQUE

Les souffrances physiques attachent à la vie.
les souffrances morales en détachent.

Si chacun écrivait ce qu'il a vu, ce qu'il a fait,
ce qui lui est arrivé de curieux, il n'est personne
qui ne pût laisser quelques lignes intéressantes.

Marmontel.

J'ai une pierre de touche assez sûre pour juger
si un homme a de l'esprit et du talent, c'est de
chercher s'il m'a fait penser à des choses que je
n'aurais pas vues sans lui.

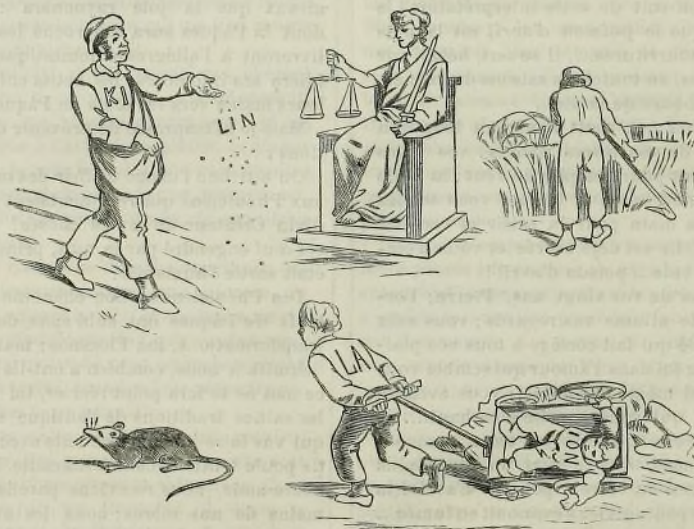
X. Doudan.

EXPLICATION DU MOT CARRÉ

contenu dans le n° de Mars

O	R	A	G	E
R	A	C	A	N
A	C	T	I	F
G	A	I	T	E
E	N	F	E	R

RÉBUS



Explication du Rébus de Mars : Mieux vaut soigner sa santé que sa maladie.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

9 — 896 PARIS. — MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64